

m'eût fait un plaisir. Ajoutons à cela que je croyais M. M. dans le cabinet, et peut-être l'ami avec elle.

Il fallait que je prisse un parti, car je ne pouvais point passer là toute la nuit en costume de Pierrot et dans un continuel silence. Je pensai d'abord à m'en aller, d'autant plus que C. C. ni son amie ne pouvaient être certaines que Pierrot et moi nous fussions une seule et même personne ; mais bientôt rejetant cette idée avec horreur, je pensai à la mortelle douleur qu'en éprouverait la belle âme de C. C. quand elle parviendrait à savoir que j'étais Pierrot. Enfin je vins à penser qu'elle s'en doutait déjà, et je partageais la peine qu'elle devait éprouver. Je l'avais séduite ; je lui avais donné le droit de m'appeler son mari. Ces réflexions me déchiraient.

Si M. M. est dans le cabinet, me dis-je, elle se montrera quand il en sera temps. Dans cette idée, j'ôte le mouchoir qui retenait ma gaze et je me montre à visage découvert. Ma charmante C. C. poussa un soupir en disant :

— Je respire ! ce ne pouvait être que toi : mon cœur me le disait. Tu m'as paru surpris en me voyant, mon ami ; ne savais-tu donc pas que je t'attendais ?

— Non, certes, je n'en savais rien.

— Si tu es fâché, j'en suis au désespoir ; mais je suis innocente.

— Mon adorable amie, viens entre mes bras, et ne crois jamais que je puisse être fâché contre toi. Je suis ravi de te voir, tu es toujours ma plus chère moitié ; mais je te prie de tirer mon âme d'une cruelle incertitude, car tu ne saurais être ici sans avoir trahi mon secret.

— Moi ! je n'en aurais jamais été capable, eussé-je dû mourir.

— Comment peux-tu donc être ici ? Comment a donc fait ta bonne amie pour tout découvrir ? Personne que toi ne peut lui avoir dit que je suis ton mari. Laure peut-être...

— Non, Laure est fidèle, mon cher ami, et je ne puis rien deviner.

— Mais comment donc t'es-tu laissé persuader de faire

cette mascarade et de venir ici ? Tu sors du couvent, et tu ne m'as jamais confié cet important secret.

— Peux-tu croire que je ne t'aurais pas rendu compte de tout, si j'en étais sortie une seule fois ? Il y a deux heures que j'en suis sortie pour la première fois ; et rien n'est si simple, si naturel que ce qui m'a fait faire cette démarche.

— Conte-moi tout ça, ma chère amie : ma curiosité est extrême.

— Elle m'est chère, et je vais tout te confier. Tu sais combien nous nous aimons M. M. et moi ; notre liaison ne saurait être plus tendre : tu dois en juger par tout ce que je t'en ai écrit. Il y a donc deux jours que ma chère amie pria l'abbesse et ma tante de me laisser coucher dans sa chambre à la place de la sœur converse qui, ayant un fort rhume, est allée tousser à l'infirmerie. La permission lui fut accordée, et tu ne peux te figurer le plaisir que nous eûmes en nous voyant pour la première fois maîtresses de coucher dans le même lit. Aujourd'hui, un instant après que tu as été sorti du parloir, où tu nous a tant fait rire, sans que nous pussions, M. M. et moi, nous figurer que ce charmant Pierrot fût notre cher ami, ma chère M. M. s'est retirée et je l'ai suivie. Aussitôt que nous avons été seules, elle m'a dit qu'elle désirait que je lui rendisse un service dont dépendait son bonheur. Tu te figures bien que je lui ai répondu qu'elle n'avait qu'à parler. Alors elle a ouvert son tiroir, et, à mon grand étonnement, elle m'a habillée comme tu me vois. Elle riait, et je riais sans savoir où devait aboutir tout ce badinage. Quand elle m'a vue complètement travestie en religieuse, elle m'a dit qu'elle allait me confier un très-grand secret, mais qu'elle me le confiait sans aucune crainte. — Sache, ma chère amie, me dit elle, que j'allais sortir du couvent pour n'y rentrer que demain matin ; mais maintenant il est décidé que ce ne sera pas moi qui en sortirai, mais bien toi. Tu n'as rien à craindre et tu n'as besoin d'aucune instruction, car je suis sûre que tu ne te trouveras point embarrassée. Dans une heure une sœur converse viendra ici ; je lui dirai deux mots à part, puis elle te dira de la suivre. Tu sortiras avec elle par la

petite porte et tu traverseras le jardin jusqu'à la chambre de la petite rive. Là, tu monteras dans une gondole et tu diras au gondolier ces seuls mots : *Au casino*. En cinq minutes tu y arriveras, tu descendras et tu entreras dans un petit appartement où tu trouveras bon feu : tu y seras seule et tu attendras. — Qui? lui ai-je dit. — Personne. Tu ne dois pas en savoir davantage; sois sûre seulement qu'il ne t'arrivera rien qui doive te déplaire : fie-toi à moi. Là tu souperas et tu y coucheras, si tu le trouves bon, sans que personne te gêne. Ne me demande plus rien, car je ne puis rien te dire de plus. »

— Voilà, mon cher ami, voilà l'exacte vérité. Dis-moi actuellement ce que je pouvais faire après ce discours et après lui avoir donné ma parole de faire tout ce qu'elle voudrait. Point de lâche méfiance, car la vérité seule peut sortir de ma bouche. J'ai ri, et, ne m'attendant à rien que de très-agréable, aussitôt que la sœur converse est venue je l'ai suivie, et me voici. Après m'être ennuyée trois quarts d'heure, j'ai vu Pierrot. Sois sûr qu'à l'instant même où je t'ai vu paraître, mon cœur m'a dit que c'était toi; mais l'instant d'après, lorsque je t'ai vu reculer, j'ai été frappée d'un coup de foudre, car j'ai bien vu clairement que ce n'était pas moi que tu t'attendais à trouver. Ton morne silence m'effrayait et je n'aurais osé le rompre la première, d'autant plus que, malgré l'impulsion de mon cœur, je pouvais me tromper. Le masque de Pierrot pouvait cacher quelque autre que toi, mais assurément personne après toi que j'eusse pu voir sans horreur en cet endroit. Songe que depuis huit mois la force me prive du bonheur de t'embrasser; et maintenant que tu dois être sûr de mon innocence, souffre que je te félicite de ce que tu connais ce casino. Tu es heureux, et je t'en exprime ma joie. M. M. est après moi la seule femme digne de ta tendresse, la seule avec laquelle je puisse consentir à la partager. Je te plaignais, je ne te plains plus, et ton bonheur me rend heureuse. Embrasse-moi.

J'aurais été par trop ingrat, même barbare, si je n'avais alors serré contre mon cœur, avec l'expression de la ten-

dresse la plus véritable, cet ange de bonté et de beauté qui n'était devant moi que par un effort d'amitié rare.

Après lui avoir bien certifié que je n'avais plus aucun doute sur son innocence, je lui dis que je trouvais la démarche de son amie très-équivoque et fort peu susceptible d'une interprétation favorable. Je lui dis qu'abstraction faite du plaisir que j'avais de la voir, son amie m'avait joué un fort vilain tour, qui devait souverainement me déplaire, sentant tout ce qu'il avait d'offensant.

— Je ne pense pas comme toi, me dit C. C. Ma chère M. M. sera parvenue, je ne sais comment, à savoir que tu étais mon amant avant de l'avoir connue. Elle a pu croire que tu m'aimais encore, et elle a pensé, car je connais son âme, qu'elle ne pouvait nous donner une plus grande preuve de son amour qu'en nous procurant, sans nous en prévenir, tout ce que deux amants qui s'aiment doivent le plus souhaiter. Elle a voulu nous rendre heureux, et je ne saurais lui en vouloir pour cela.

— Tu as raison de penser ainsi, ma chère amie; mais ma situation est bien différente de la tienne. Tu n'as pas un autre amant, et tu ne peux en avoir; mais moi, libre, et ne pouvant te voir, je n'ai pu résister aux charmes de M. M. J'en suis éperdument amoureux; elle le sait, et, avec son esprit, elle n'a pu faire ce qu'elle a fait que pour me donner une marque de mépris. Je t'avoue que j'y suis sensible au suprême degré. Si elle m'aimait comme je l'aime, elle n'aurait jamais pu me faire la désolante politesse de t'envoyer ici à sa place.

— Je ne suis pas de ton avis, mon cher ami. Elle a l'âme aussi noble que le cœur généreux; et de même que je ne suis pas fâchée que vous vous aimiez et que vous sachiez vous rendre heureux, comme ce lieu me l'assure, elle ne l'est pas que nous nous aimions, elle est ravie au contraire de pouvoir nous montrer qu'elle en est contente. Elle a sans doute voulu te faire comprendre qu'elle t'aime pour toi-même, que tes plaisirs sont les siens et qu'elle n'est point jalouse que sa meilleure amie soit sa rivale. Pour te convaincre que tu ne dois pas être fâché qu'elle ait dé-

couvert notre secret, elle te déclare, en me faisant venir ici à sa place, qu'elle est satisfaite que tu partages ton cœur entre elle et moi. Tu sais bien qu'elle m'aime et que je suis souvent sa femme ou son petit mari, et, comme tu ne trouves point mauvais que je sois ton rival et que je la rende souvent heureuse autant qu'il m'est possible, elle ne veut pas non plus que tu puisses te figurer que son amour ressemble à la haine ; car tel est l'amour d'un cœur jaloux.

— Tu plaides comme un ange la cause de ton amie ; mais, ma chère petite femme, tu ne vois l'affaire dans son véritable jour. Tu as de l'esprit et l'âme pure ; mais tu n'as pas mon expérience. M. M. ne m'a aimé que par fantaisie, et elle sait bien que je ne suis pas assez sot pour prendre le change sur tout ceci. Je me trouve malheureux, et c'est là son ouvrage.

— J'aurais donc aussi raison de me plaindre d'elle ; car elle me fait voir qu'elle est maîtresse de mon amant, et qu'après s'en être emparée elle n'a pas de peine de me le rendre. Elle me montre sans doute aussi qu'elle méprise la tendresse que j'ai pour elle, puisqu'elle me met dans le cas d'en donner des marques à un autre.

— Oh ! maintenant, mon cœur, tu déraisonnes, car les rapports qui existent entre vous sont d'une nature toute différente. Vos amours ne sont qu'un badinage, qu'une illusion des sens. Les plaisirs dont vous jouissez ensemble ne sont point exclusifs. Pour que vous soyez jalouses l'une de l'autre, il faudrait que l'une des deux eût un amour pareil avec une autre femme : mais M. M. ne pourrait pas être fâchée que tu eusses un amant, non plus que toi si elle en avait un ; pourvu toutefois que cet amant ne fût pas celui de l'autre.

— C'est précisément notre cas ; et tu te trompes. Nous ne sommes point fâchées que tu nous aimes également. Ne t'ai-je pas écrit que je te céderais si volontiers ma place ? Tu dois donc croire que je te méprise aussi ?

— Ma chère amie, le désir que tu avais de me céder ta place quand tu ne savais pas que j'étais heureux venait

plus de ton amitié que de ton amour, et, pour le présent, je dois être content que ton amour soit dominé par ton amitié; mais j'ai tout lieu d'être fâché que ce sentiment soit aussi celui de M. M. Je l'aime sans pouvoir l'épouser; me comprends-tu, mon ange? Quant à toi, certain que tu seras ma femme, je suis sûr de notre amour, que la fréquentation fera renaitre. Il n'en est pas de même de celui de M. M., qui ne reviendra plus. N'est-il pas humiliant pour moi de n'avoir su lui inspirer qu'un sentiment passager? Quant à toi, tu dois l'adorer. Elle t'a initiée dans tous ses mystères, et tu lui dois une amitié et une reconnaissance éternelles.

Il était minuit et nous continuions à perdre notre temps en propos de ce genre, quand la prudente concierge vint d'elle-même nous apporter un excellent souper. Je ne touchai à rien, j'avais le cœur trop gros; mais ma chère petite femme soupa de bon appétit. Je ne pus m'empêcher de rire en voyant une salade de blancs d'œufs, et C. C. trouva plaisant qu'on en eût ôté le jaune. Innocente, elle ne devinait pas l'intention de celle qui avait ordonné le menu. Pendant qu'elle soupait, je ne pus m'empêcher de la trouver embellie et formée. C. C. était une beauté parfaite; cependant je demeurai froid. J'ai toujours cru qu'il n'y avait pas de mérite à se conserver fidèle à l'objet véritablement aimé.

Deux heures avant le jour, nous nous remîmes devant le feu; et C. C., me voyant triste, eut les égards les plus délicats pour ma situation: nulle agacerie, nulle position qui ne portât le caractère de la décence; et ses discours, tendres et mêlés d'un certain abandon, n'exprimèrent jamais l'ombre du reproche que j'aurais pu mériter par ma froideur.

Vers la fin de notre long entretien, elle me demanda ce qu'elle dirait à son amie quand elle serait de retour au couvent. — Ma chère M. M. s'attend à me revoir joyeuse et pleine de reconnaissance pour le généreux présent qu'elle a cru me faire de cette nuit; mais que veux-tu que je lui dise?

— Toute la vérité. Ne lui cache pas surtout un mot de notre entretien, autant que ta mémoire te le retracera, et dis particulièrement qu'elle m'a rendu malheureux pour longtemps.

— Non, je lui ferais beaucoup trop de peine, car elle t'aime tendrement, et elle chérit le médaillon qui contient ton portrait. Je ferai au contraire de mon mieux pour raccommoder cette brouillerie; et ce ne sera pas long, car mon amie n'a aucun tort, et tu n'es que piqué, mais sans raison. Je t'enverrai ma lettre par Laure, à moins que tu ne me promettes toi-même d'aller la prendre chez elle.

— Tes lettres me seront toujours chères; mais tu verras que M. M. ne voudra pas en venir à une explication. Elle te croira sur tout, si ce n'est pourtant sur un article.

— Je le pense, et c'est sur la constance que nous avons eue de passer toute une nuit ensemble aussi innocemment que pourraient le faire un frère et une sœur. Si elle te connaît comme moi, cela lui paraîtra impossible.

— Dans ce cas, dis-lui, si tu veux, tout le contraire.

— N'y compte pas. Je n'aime pas le mensonge, et certes, je n'en ferai pas un de cette nature: ce serait par trop mal à propos. Je ne t'en aime pas moins, mon ami, quoique dans cette nuit tu n'aies pas daigné me donner une preuve de ton amour.

— Crois, ma douce amie, que je suis malade de tristesse. Je t'aime de toute mon âme, mais je me trouve dans une situation...

— Tu pleures, mon ami, toi? Oh! je t'en supplie, épargne mon cœur. Je suis au désespoir de t'avoir dit cela; mais sois sûr que je n'ai pas eu l'intention de te faire de la peine. Je suis certaine que dans un quart d'heure M. M. pleurera aussi.

Le carillon s'étant fait entendre, et, n'espérant plus alors que M. M. parût pour se justifier, j'embrassai C. C.; et, après lui avoir remis la clef du casino pour qu'elle la rendit de ma part à M. M., je me remasquai et je sortis, mon amie devant retourner à son couvent.

CHAPITRE XXV.

Je cours grand risque de périr dans les lagunes. — Maladie. — Lettres de C. C. et de M. M. — Raccodement. — Rendez-vous au casino de Muran. — J'apprends le nom de l'ami de M. M., et je consens à lui donner à souper à mon casino avec notre commune amante.

Il faisait un temps affreux. Le vent soufflait avec force et le froid était piquant. J'arrive sur la grève, je cherche de l'œil une gondole, j'appelle les barcarols, mais, contrairement aux lois de police, il n'y avait ni barque ni batelier. Que faire? Vêtu d'une simple toile, je n'étais guère dans un équipage à me promener sur le quai pendant une heure par le temps qu'il faisait. Je serais probablement rentré au casino si j'en avais eu la clef; mais je portais la peine du dépit qui m'avait fait m'en dessaisir. Le vent m'enlevait, et je ne pouvais entrer dans aucune maison pour m'en garantir.

J'avais dans mes poches trois cents philippes que j'avais gagnés le soir au jeu et une bourse pleine d'or. Dans cet état, je devais craindre les voleurs de Muran, coupe-jarrets très-dangereux, assassins déterminés qui jouissent et abusent d'une sorte d'impunité, car ils ont plusieurs privilèges qui leur sont accordés par le gouvernement à cause des services qu'ils rendent dans les fabriques de glaces et dans les verreries dont l'île abonde. Pour empêcher leur émigration, le gouvernement leur accorde droit de bourgeoisie à Venise. Je devais craindre d'en rencontrer un couple qui, pour le moins, m'aurait laissé tout nu; car, par hasard, je n'avais pas même sur moi le petit couteau que, dans ma chère patrie, tous les honnêtes gens sont obligés de porter pour défendre leur vie. J'étais dans une situation fort pénible.

J'étais dans cette perplexité quand je crus apercevoir une faible clarté à travers les fentes d'une maisonnette. Je m'en approche et je frappe modestement au contrevent.

On crie : — Qui frappe ? Et en même temps j'entends ouvrir le volet. — Que voulez-vous ? me dit un homme étonné de me voir habillé ainsi. Je lui compte en peu de paroles le cas où je me trouvais, et, lui mettant un sequin dans la main, je le prie de me laisser entrer pour me mettre à l'abri du mauvais temps. Vaincu par mon sequin plus que par mes paroles, il vient m'ouvrir la porte : j'entre, et, lui promettant un autre sequin, je le prie d'aller me chercher une gondole pour me mener à Venise. Il s'habille à la hâte en remerciant Dieu, et sort en m'assurant qu'il ne tardera pas à m'en amener une. Je reste seul dans une pauvre chambre où toute sa famille, couchée dans un large et misérable lit, me regardait avec de grands yeux, tant mon costume leur paraissait singulier. Le bonhomme revient une demi-heure après m'annoncer que les barcarols étaient au rivage, mais qu'ils voulaient être payés d'avance. Je me soumetts à leur exigence, je lui donne un sequin, je le remercie et je pars.

Je m'embarque sans crainte en voyant deux barcarols vigoureux, et nous quittons aisément le rivage sans que le vent incommode la manœuvre ; mais, dès que nous avons dépassé l'île, le vent nous prend avec une telle fureur, que je me vois en danger de périr si j'avance : car, quoique je fusse bon nageur, je n'étais ni assez sûr de mes forces pour me sauver à la nage, ni pour pouvoir résister à la violence du courant. J'ordonne aux barcarols de se lier à l'île, mais ils me répondent que je n'avais pas affaire à des poltrons et que je devais être tranquille. Connaissant le caractère de nos barcarols, je prends le parti de me taire.

Cependant les coups de vent se succédaient avec force, les ondes écumeuses entraient dans la gondole, et mes deux rameurs, malgré leur intrépidité et leur vigueur, ne pouvaient plus la régir. Nous n'étions qu'à cent pas de l'embouchure du canal des Jésuites lorsqu'un coup de vent furieux fit tomber le barcarol de poupe dans la mer ; mais, s'étant accroché à la gondole, il y remonta sans beaucoup de peine. Il avait perdu la rame, il en prit une autre ;

mais la gondole, virée de bord, avait déjà parcouru un grand espace par le travers. Le cas était pressant, et je n'avais pas envie de souper chez Neptune. Je jette une poignée de philippes (1) dans la gondole, et j'ordonne aux gondoliers de jeter dans la mer le *felce* qui recouvrait la barque. Le son de l'argent autant que l'aspect du danger fit que je fus obéi dans l'instant, et alors, le vent ayant peu de prise, mes braves barcarols prouvèrent à Éole que leurs efforts étaient supérieurs aux siens; car, en moins de cinq minutes, nous entrâmes dans le canal des Mendiants, d'où je me fis conduire à la rive du palais Bragadin. J'allai me coucher, bien couvert pour rappeler ma chaleur naturelle, mais rien ne put me faire goûter les douceurs d'un sommeil qui m'aurait remis dans mon assiette.

Cinq à six heures après, M. de Bragadin et ses deux inséparables amis vinrent me voir et me trouvèrent dans le délire de la fièvre. Cela n'empêcha pas mon respectable protecteur de rire en voyant sur le canapé l'habit de Pierrot. Après m'avoir fait compliment sur ce que j'avais su me tirer heureusement d'un aussi mauvais pas, ils me laissèrent tranquille. Le soir j'eus une sueur si abondante qu'on fut obligé de me changer de lit. Le lendemain, redoublement avec transport au cerveau; et, le surlendemain, la fièvre ayant cessé, je me trouve comme perclus et souffrant horriblement d'une courbature. Sentant que je ne pouvais attendre du soulagement que d'un régime sévère, je pris mon mal en patience.

Le mercredi, de grand matin, Laure, la fidèle messagère, vint me trouver à mon lit. Je lui dis que je ne pouvais ni lire ni écrire, et je la priai de revenir le lendemain. Elle mit sur un guéridon, près de mon lit, ce qu'elle avait à me remettre, et elle partit suffisamment instruite pour informer C. C. de l'état où je me trouvais.

Vers le soir, me sentant un peu mieux, j'ordonnai à mon domestique de m'enfermer, et j'ouvris la lettre de C. C. La première chose que je vis et qui me fit grand plaisir, ce

(1) Monnaie de cinq francs.

fut la clef du casino qu'elle me renvoyait : je m'étais déjà repenti de l'avoir renvoyée, car je commençais à sentir que j'avais tort. Ce fut absolument comme un baume qui me rafraichit le sang. Le second objet, non moins cher après le retour de la précieuse clef, ce fut une lettre de M. M. dont je m'empressai de rompre le cachet, et je lus avec avidité ce qui suit :

« Les détails que vous avez lus, ou que vous allez lire dans la lettre de mon amie, vous feront oublier, je l'espère, la faute que j'ai commise bien innocemment, car j'espérais au contraire vous faire le plus grand plaisir. J'ai tout vu, tout entendu, et vous ne seriez pas sorti en laissant la clef si je n'avais eu le malheur de m'endormir une heure avant mon départ. Reprenez cette clef et revenez au casino demain au soir, puisque le ciel vous a sauvé de la tempête. Votre amour vous autorise peut-être à vous plaindre, mais non à maltraiter une femme qui, certainement, ne vous a donné aucune marque de mépris. »

Je lus ensuite la lettre de ma chère C. C., et je la rapporte parce que je la crois intéressante :

« Je te prie, mon cher mari, de ne point me renvoyer cette clef, à moins que tu ne sois devenu le plus cruel des hommes, et que tu ne te plaises à tourmenter deux femmes qui t'aiment ardemment et qui t'aiment pour toi-même. Connaissant ton excellent cœur, j'ose être certain que tu iras au casino demain au soir, et que tu te raccommoieras avec M. M., qui ne peut pas s'y rendre ce soir. Tu verras que tu as tort, mon cher ami, et que, loin de te mépriser, cette chère amie ne voit que toi dans l'univers. Voici, en attendant, tout ce que tu ne sais pas et que tu dois être curieux d'apprendre.

« Un instant après que tu fus partis par un temps affreux qui m'a causé les plus vives angoisses, et au moment où je voulais retourner au couvent, je fus fort surpris de voir devant moi ma chère M. M., qui, d'un endroit caché, avait entendu tout ce que tu avais dit. Elle avait été plusieurs fois tentée de se montrer, mais elle avait toujours été arrêtée par la crainte de venir mal à propos, et d'em-

pécher le raccommodement qu'elle croyait inévitable entre deux amants qui s'aiment. Malheureusement le sommeil l'avait gagnée avant la sortie, et elle ne se réveilla qu'au bruit du carillon lorsqu'il n'était plus temps de te retenir, étant parti avec la précipitation d'un homme qui fuit quelque grand péril. Dès que je la vis, je lui remis la clef, que je ne connaissais pas, et mon amie poussa un profond soupir. « Je te conterai tout, » me dit-elle quand nous serons rentrées; et nous partimes par un temps affreux, tremblant pour toi et ne pensant guère à nous-mêmes. Aussitôt que nous fûmes au couvent, je me remis dans mon costume ordinaire, et M. M. se coucha, Je m'assis auprès de son chevet, et voici ce qu'elle me dit :

« — Lorsque tu me laissas la bague pendant que ta tante t'avait fait appeler, je l'examinai tant que je soupçonnai le petit point bleu de cacher le ressort, et ayant pris une épingle, je le fis sauter, et je ne saurais te peindre ma joie quand je reconnus que nous aimions le même homme; mais je ne saurais non plus te dire la peine que je ressentis en songeant que j'usurpais tes droits. Cependant, enchantée de cette découverte, je conçus de suite le projet de la faire servir à te procurer le plaisir de souper avec lui. Je refermai la bague, et je te la rendis en faisant semblant de n'avoir rien découvert. Je me trouvais dans cet instant la plus heureuse des femmes. Connaissant ton cœur, sachant que tu savais que ton amant m'aimait, puisque je t'avais innocemment montré son portrait, et jouissant du bonheur de voir que tu n'en étais pas jalouse, je me serais trouvée méprisable si j'eusse pu nourrir des sentiments différents des tiens, d'autant plus que tes droits sur lui étaient bien autrement fondés que les miens. Quant au mystère que tu m'as toujours fait du nom de ton amant, il m'a été facile te deviner que ce n'était que par son ordre, et j'ai admiré dans la discrétion la noblesse de tes sentiments et la bonté de ton cœur. Ton amant, selon moi, devait craindre de nous perdre l'une et l'autre, si nous venions à découvrir qu'aucune des deux ne possédait son cœur entièrement. Je ne saurais te dire la peine que j'ai

éprouvée en réfléchissant qu'après m'avoir vue en possession de son portrait, tu continuais à te montrer la même, quoique tu ne pusses douter que tu n'étais plus l'unique objet de son amour. Je n'ai plus eu qu'une idée, celle de vous prouver à tous deux que M. M. est digne de votre tendresse, de votre amitié et de votre estime. Ma satisfaction était inconcevable quand je me représentais que nous allions tous trois devenir cent fois plus heureux ; car avoir un secret pour un être qu'on chérit, c'est un tourment insupportable. Je t'ai substituée à moi, et cela me paraissait un chef-d'œuvre. Tu as permis que je t'habillasse en nonne, et, avec une complaisance qui ne peut être comparée qu'à ton entière confiance en moi, tu es allée à mon casino sans savoir où tu allais. Aussitôt que tu fus descendue, la gondole revint, et je me rendis dans un endroit que mon ami connaît, et d'où, sans être vue, je pouvais suivre tous vos mouvements et entendre toutes vos paroles. J'étais l'auteur de la pièce ; il était naturel que je fusse spectatrice, d'autant plus que je me croyais sûre de ne rien voir, de ne rien entendre qui ne me fût très-agréable.

Je suis arrivée au casino un quart d'heure après toi, et il me serait impossible de te rendre le charme de ma surprise en voyant ce cher Pierrot qui nous a tant amusés au parloir et que nous n'avons pas eu l'instinct de reconnaître. Mais à son apparition s'est borné tout le plaisir que j'ai eu. Ma crainte, mon étonnement, mon trouble ont commencé à l'instant même où j'ai vu l'effet que l'attente trompée avait produit sur lui, et je me suis sentie malheureuse. Notre amant a pris la chose de travers, il est parti désespéré ; il m'aime encore, mais il ne pense plus à moi que pour tâcher de m'oublier : il n'y réussira que trop. Le renvoi de cette clef m'annonce déjà qu'il ne retournera plus au casino. Nuit fatale ! Quand je n'avais que l'intention de faire trois heureux, comment ai-je pu faire tout le contraire ? J'en mourrai, mon amie, si tu ne parviens pas à lui faire entendre raison, car je sens que sans lui je ne saurais vivre. Tu as certainement le moyen de lui écrire, tu le connais, tu sais son nom ; de grâce,

renvoie-lui cette clef avec une lettre qui le persuade de venir au casino demain ou après-demain pour me parler au moins une seule fois, et j'espère le convaincre de mon amour et de mon innocence. Repose-toi aujourd'hui, ma chère, amie; mais demain écris-lui toute la vérité; aie pitié de ta pauvre amie et pardonne-lui d'aimer ton amant. Je lui écrirai aussi deux mots que tu mettras dans ta lettre. Je suis cause qu'il ne t'aime plus; tu devrais me haïr, et tu daignes m'aimer encore. Je t'adore; j'ai vu ses pleurs, j'ai vu combien son âme sait aimer: je le connais actuellement. Je ne savais pas qu'il y eût des hommes qui aimassent ainsi. J'ai passé une nuit horrible. Ne me crois pas fâchée, ma tendre amie, que tu lui aie confié que nous nous aimions comme deux amants; cela ne me déplait pas, et ce n'est point une indiscretion vis-à-vis de lui, car il a l'esprit aussi libre qu'il a le cœur bon.

» Les larmes la suffoquaient; je tâchai de la consoler, et c'est bien volontiers que je lui ai promis de t'écrire. Elle n'a pas fermé l'œil de la journée; mais moi j'ai dormi quatre heures d'un profond sommeil.

» Quand nous fûmes levées, nous trouvâmes le couvent rempli de mauvaises nouvelles qui nous intéressaient plus qu'on ne croyait. On disait qu'une heure avant le jour une barque de pêcheurs s'était perdue dans la lagune, que deux gondoles avaient été renversées et que ceux qui étaient dedans avaient péri. Figure-toi notre angoisse! nous n'osions point faire de questions; mais c'était l'heure où tu m'avais quittée, et nous faisons les plus sinistres rapprochements. Nous sommes remontées, M. M. s'était évanouie. Plus courageuse qu'elle, je lui disais que tu étais bon nageur; mais tout cela ne la rassurait pas, et elle s'est mise au lit avec le frisson de la fièvre. Nous étions dans cet état quand ma tante, qui est fort gaie, est entrée chez nous en riant pour nous conter que dans la tempête le même Pierrot qui nous avait tant fait rire avait manqué de se noyer. — Ah! pauvre Pierrot! lui dis-je; contez-nous cela, ma chère tante. Je suis bien aise qu'il se soit sauvé. Qui est-il? le sait-on?

— Oh ! oui, me répondit-elle, on sait tout, car ce sont nos gondoliers qui l'ont reconduit chez lui. Le barcarol de proue vient de nous dire que Pierrot, ayant passé la nuit au bal de Briati, ne trouva pas de gondole au trajet quand il voulut rentrer à Venise, et que nos gondoliers vinrent le passer pour un sequin. Le poupié est tombé dans la mer ; mais alors le brave Pierrot, jetant des poignées d'argent sur la *zenia* (1), a jeté le *felce* dans l'eau, et, le vent alors ayant peu de prise, ils sont heureusement rentrés à Venise par le canal des Mendiants. Les barcarols, fort heureux, se sont partagé ce matin trente philippes qu'ils ont ramassés dans la gondole, ensuite ils ont eu le bonheur de ramasser le *felce*. Pierrot se souviendra de Muran et du bal de Briati. Le barcarol dit que c'est le fils de M. de Bragadin, frère du procureur : ils l'ont conduit au palais presque mort de peur et de froid, car il n'était vêtu qu'en toile et n'avait pas de manteau.

« Quand ma tante a été sortie, nous nous sommes regardées quelques instants sans proférer un mot ; mais nous sentions que cette nouvelle venait de nous rendre à la vie. M. M. m'a demandé s'il était vrai que tu fusses le fils de M. de Bragadin. — On peut, lui ai-je répondu, se figurer cela entre les choses possibles ; mais le nom qu'il porte n'indique pas que notre amant soit le bâtard de ce seigneur et moins encore son fils légitime, car M. de Bragadin n'a jamais été marié. » — Je serais, dit-elle, bien fâchée qu'il fût son fils. — « J'ai cru alors ne pouvoir me dispenser de lui dire ton vrai nom, la démarche que M. de Bragadin avait faite auprès de mon père pour m'obtenir pour ton épouse, et que la conséquence de cette démarche avait été de me faire mettre au couvent. Ainsi, mon bien-aimé, ta petite femme n'a plus de secrets à garder vis-à-vis de M. M., et j'espère que tu ne m'accuseras pas d'indiscrétion ; car il vaut mieux que notre chère amie sache toute la vérité que de ne la savoir qu'à demi, mêlée de mensonges. Ce que nous avons trouvé de plaisant, comme tu peux le penser, c'est la certitude où l'on est que tu as

(1) Tapis des gondoles.

passé la nuit au bal de Briati. Quand le monde ne sait pas tout, il invente, et le vraisemblable occupe souvent la place du vrai et parfois très à propos. Ce qu'il y a de vrai, c'est que cet éclaircissement a répandu du baume dans le sang de notre amie, qui se trouve tout à fait bien. Elle a passé une très-bonne nuit, et l'espoir qu'elle a de te voir au casino lui a rendu toute sa beauté. Elle a lu cette lettre trois ou quatre fois, et elle m'a couverte de baisers. Il me tarde de pouvoir lui remettre celle que tu vas lui écrire. La messagère attendra. Je te verrai peut-être encore au casino, et, j'en suis sûre, de meilleure humeur. Adieu. »

Il n'en fallait pas tant pour me réduire à la raison. A la fin de cette lecture je me trouvai l'admirateur de C. C. et l'adorateur ardent de M. M. Mais, hélas ! j'étais perclus quoique sans fièvre. Certain que Laure reviendrait le lendemain de bonne heure, je ne pus m'empêcher d'écrire à l'une et à l'autre ; peu à la vérité, mais assez pour les assurer que la raison était rentrée en possession de mon pauvre cerveau. Je dis à C. C. qu'elle avait bien fait de dire mon nom à son amie, d'autant mieux que, n'allant plus à leur messe, je n'avais aucun motif légitime de celer mon nom. Quant au reste, elle devait être certaine que je reconnaissais mes torts et que j'en donnerais les plus grandes preuves à M. M. aussitôt que je me reverrais en état d'aller à son casino.

Voici la lettre que j'écrivis à mon adorable religieuse.

« J'avais laissé à C. C. la clef de ton casino pour qu'elle te la remit, ma charmante amie, et cela parce que je me croyais joué, méprisé par la volonté déterminée de l'être que j'adore. Dans cette erreur, je me figurais indigne de me remonter à tes yeux ; et, malgré l'amour, je frémissais d'horreur. Telle fut sur moi la force d'une action qui m'aurait paru admirable, si mon amour-propre peut-être ne m'eût fasciné la vue ou plutôt bouleversé la raison. Pour cela, mon adorable amie, il aurait fallu que mon esprit fût à la hauteur du tien, et j'ai prouvé qu'il n'en est rien. Je te cède en tout, si ce n'est en passion ; ce dont je

te convaincras à notre première entrevue en te demandant à genoux un généreux pardon. Crois, femme admirable, que, si je désire vivement de recouvrer la santé, ce n'est que pour te prouver par un redoublement d'amour combien je suis honteux de mes torts. Ma douloureuse courbature m'a seule empêché hier de répondre à ta petite lettre, de t'exprimer mes regrets et l'amour que ta générosité mal récompensée a redoublé en moi. Sois sûre qu'au milieu des lagunes, au moment de périr, je ne regrettais que toi, je n'éprouvais d'autre regret que de t'avoir outragée. Mais dans le malheur qui me menaçait, femme adorable, je ne voyais qu'une juste punition de mes torts. Si je ne t'avais pas cruellement renvoyé la clef du casino, j'y serais revenu sans doute, et alors j'aurais évité la peine de mes torts et les douleurs que je souffre en expiation de mon offense. Je te remercie mille fois de m'avoir rendu à moi-même, et sois sûre qu'à l'avenir je me tiendrai mieux sur mes gardes : rien ne pourra plus me porter à douter de ta tendresse. Mais, adorable amie, que dis-tu de C. C. ! n'est-elle pas un ange incarné qui ne peut être comparé qu'à toi ? Tu nous aimes tous les deux et tu nous chéris également. Il n'y a que moi-même de faible et d'imparfait, et vous me faites rougir de moi-même. Je sens pourtant que je donnerais sans hésiter ma vie pour elle comme pour toi. J'ai une curiosité que je n'ose point confier au papier, mais que tu satisferas la première fois que j'aurai le bonheur de te voir. Ce sera beaucoup si dans deux jours je suis en état de me rendre au casino, qui pour cette fois deviendra le temple d'expiation. Je t'avertirai deux jours à l'avance. En attendant, daigne t'occuper un peu de moi et être bien sûre de toute ma tendresse. Adieu. »

Le lendemain Laure me trouva sur mon séant et promettant santé. Je la priai de dire de vive voix à C. C. que je me trouvais beaucoup mieux ; et, après lui avoir remis la lettre que j'avais écrite, elle partit en me remettant une lettre de ma petite femme, dans laquelle j'en trouvai une de M. M. Ces deux lettres ne contenaient que des tendresses,

l'expression de leur crainte sur ma santé et des vœux ardents pour mon rétablissement.

Six jours après, me trouvant bien, j'allai au casino de Muran, où la concierge me remit une lettre de M. M. Elle me disait qu'elle mourait d'impatience de me savoir rétabli et en possession de son casino avec tous les droits que je devais y conserver toujours. Marque-moi, je t'en supplie, me disait-elle, quand tu crois que nous nous reverrons, à Muran ou à Venise, à ta volonté. Compte, ajoutait-elle, que partout nous serons sans témoins. Je lui répondis de suite que nous nous reverrions le surlendemain au lieu même où j'étais; car c'était au même endroit où je l'avais offensée que je devais recevoir son amoureuse absolution.

Je brûlais de la revoir, car j'avais honte d'avoir pu être injuste à son égard, et il me tardait de réparer mes torts. Connaissant son caractère et réfléchissant dans le calme, il me paraissait évident que ce qu'elle avait fait, bien loin d'être un indice de mépris, était un effort raffiné d'un amour qui n'avait pour objet que moi-même. Depuis qu'elle avait découvert que j'étais l'amant de sa jeune amie, pouvait-elle se figurer que je l'aimais uniquement? De même que l'amour qu'elle avait pour moi ne l'empêchait pas d'être complaisante avec l'ambassadeur, elle supposait que je pouvais l'être avec C. C. Elle ne pensait pas à la constitution différente des deux sexes et aux privilèges dont jouissent les femmes.

Aujourd'hui que les ans ont blanchi mes cheveux et amorti l'ardeur de mes sens, mon imagination plus calme me fait penser différemment; et je sens bien que ma belle nonne péchait contre la pudeur et la modestie, qui sont les plus beaux apanages de la plus belle moitié du genre humain: mais si cette femme, vraiment unique ou au moins rare, avait ce travers qu'alors je taxais de vertu, au moins était-elle exempte de ce venin affreux qu'on nomme jalousie: passion malheureuse qui dévore l'être infortuné qui en est atteint et qui dessèche l'objet qui la fait naître et sur lequel elle se déverse.

Deux jours après, le 4 février 1754, j'eus le bonheur de me retrouver tête à tête avec mon ange. Elle était vêtue en religieuse. Comme nous nous croyions réciproquement coupables, dès que nous nous aperçûmes, par un mouvement spontané, nous tombâmes à genoux l'un aux pieds de l'autre ou plutôt genoux contre genoux. Nous avions tous deux maltraité l'amour, elle en le traitant en enfant, moi en l'adorant en janséniste. Mais quel langage aurait pu convenir aux excuses que nous devons nous faire, aux pardons que nous devons obtenir ! Le baiser, ce langage muet et expressif, cet attouchement délicat et voluptueux qui fait circuler le sentiment dans toutes les veines, qui exprime tout à la fois ce que sent le cœur et ce qu'arrange l'esprit ; ce langage fut le seul que nous employâmes, et sans avoir articulé une syllabe, lecteur, ah ! que nous fûmes bientôt d'accord !

Au comble de l'attendrissement, impatients de nous donner des preuves de la sincérité de notre retour et du feu qui nous dévorait, nous nous levâmes sans nous dessaisir, et, tombant en groupe sur le sofa voisin, nous y restâmes jusqu'à l'arrivée d'un long soupir que nous n'aurions pas voulu arrêter quand nous aurions su qu'il dût être le dernier.

C'est ainsi que s'opéra l'heureuse réconciliation ; et la tranquillité que laisse à l'âme la satisfaisante persuasion, ayant pour ainsi dire doublé notre bonheur, nous partîmes ensemble d'un éclat de rire en nous apercevant que j'étais encore en manteau et en baûte. Après avoir bien ri, je me démasquai, et je lui demandai s'il était bien vrai que notre réconciliation n'eût pas eu de témoin.

Elle prit un flambeau, et me prenant par la main : — Viens, me dit-elle. Elle me mena dans la chambre, où était une grande armoire que j'avais déjà jugée dépositaire du grand secret. Elle l'ouvrit, et, après avoir poussé une planche à coulisse, je vis une porte par laquelle nous entrâmes dans un joli cabinet muni de tout ce qui pouvait être nécessaire à quelqu'un qui voulait y passer plusieurs heures. A côté du sofa se trouvait une planche mouvante, M. M. la tira, et, par vingt trous à quelque distance les

uns des autres, je vis toutes les parties de la chambre où le curieux ami de ma belle avait pu voir avec facilité les six actes de la pièce que la nature et l'amour avaient arrangée, et je pense qu'il n'avait pas dû être mécontent des acteurs. — Actuellement, me dit M. M., je vais satisfaire à la curiosité que tu as eu la prudence de ne pas confier au papier.

— Mais tu ne peux savoir...

— Tais-toi, mon cœur; l'amour ne serait pas divin s'il n'était devin : il sait tout, et, pour preuve, n'est-il pas vrai que tu désires savoir si l'ami n'était pas avec moi pendant la fatale nuit qui m'a coûté tant de larmes?

— Précisément.

— Eh bien ! oui, il y était, et tu ne dois pas en être fâché, car tu as achevé de l'enchanter. Il a admiré ton caractère, ton amour, tes sentiments et ta probité : il ne pouvait se taire sur l'étonnement que lui occasionne la rectitude de mon instinct, ni assez approuver la passion que tu m'as inspirée. C'est lui qui me consola le matin en m'assurant qu'il était impossible que tu ne revinsses pas à moi dès que je t'aurais fait connaître mes sentiments, la loyauté de mon intention et ma bonne foi.

— Mais vous devez vous être souvent endormis ; car, sans un vif intérêt, il n'est pas possible de passer ainsi huit heures dans l'obscurité et le silence.

— Nous étions mus par l'intérêt le plus vif ; d'ailleurs nous n'étions dans l'obscurité que lorsque nous tenions ces trous ouverts. Pendant que nous soupâmes la planche était relevée, et nous écoutions dans le plus grand silence jusqu'à vos moindres propos. L'intérêt qui tenait mon ami éveillé surpassait, s'il est possible, celui que vous m'inspiriez. Il me dit qu'il n'avait jamais été plus à portée d'étudier le cœur humain que dans cette occasion, et que tu ne dois jamais avoir passé une nuit aussi pénible. Tu lui faisais pitié. Nous fûmes enchantés de C. C. ; car il est inconcevable qu'une jeune personne de quinze ans raisonne comme elle l'a fait pour me justifier, sans autres moyens que la nature et la vérité, à moins d'avoir l'âme d'un ange.

Si tu l'épouses tu auras une femme divine. Je serai malheureuse en la perdant, mais ton bonheur me dédommagera de tout. Sais-tu, mon ami, que je ne comprends pas plus comment tu as pu t'amouracher de moi après l'avoir connue, que je ne puis concevoir comment elle ne me déteste pas depuis qu'elle sait que je lui ai ravi ton cœur? Ma chère C. C. a véritablement quelque chose de sublime dans le sentiment. Et sais-tu pourquoi elle t'a confié ses amours stériles avec moi? C'est, m'a-t-elle dit, pour décharger sa conscience de l'espèce d'infidélité qu'elle te fait.

— Croit-elle me devoir toute sa fidélité en me sachant si peu fidèle?

— Elle est extrêmement délicate et consciencieuse; et, se croyant parfaitement ta femme, elle ne se croit pas en droit de contrôler tes actions, tandis qu'elle est persuadée qu'elle te doit compte de toutes les siennes.

— Noble fille!

La prudente concierge ayant servi le souper, et, nous étant mis à table, M. M. observa que j'avais maigri.

— Les souffrances physiques n'engraissent pas, lui dis-je, et les peines morales dessèchent. Mais nous avons assez souffert l'un et l'autre, et nous devons être assez sages pour ne rien rappeler de ce qui peut nous être pénible.

— Oui, mon ami; je pense comme toi: les instants que l'homme est forcé de céder au malheur ou à la souffrance sont autant de déductions faites à la vie, mais on double l'existence quand on a le talent de multiplier le plaisir de quelque nature qu'il soit.

Nous nous égayâmes à nous rappeler les dangers passés, la mascarade de Pierrot, le bal de Briati, où on lui avait assuré qu'il y avait un autre Pierrot.

M. M. admirait le prodigieux effet du déguisement, car, me disait-elle:

— Le Pierrot du parler me paraissait plus grand et plus mince que toi. Si le hasard ne t'avait pas fait prendre la gondole du couvent, et que tu n'eusses pas eu la bi-

zarre idée de te déguiser en Pierrot, je n'aurais pu savoir qui tu étais, car mes compagnes ne se seraient pas intéressées à ton sort. J'ai été ravie d'aise en apprenant que tu n'es pas patricien, comme je le craignais; car, si tu l'étais, il pourrait à la longue m'arriver quelque mésaventure désespérante.

Je savais fort bien ce qu'elle devait craindre; mais, faisant l'ignorant :

— Je ne conçois pas, lui dis-je, ce que tu pourrais craindre si j'étais patricien.

— Mon cher ami, je ne puis te parler ouvertement qu'autant que tu me donneras ta parole de faire ce que je te demanderai.

— Quelle difficulté, ma chère, puis-je avoir à te faire tel plaisir que tu pourras désirer, pourvu qu'il ne compromette pas mon honneur? Tout maintenant n'est-il pas commun entre nous? Parle, mon cœur, dis-moi tes raisons et compte sur ma tendresse; elle te répond de ma complaisance pour tout ce qui pourra te faire plaisir.

— Fort bien. Je te demande à souper dans ton casino avec mon ami qui meurt d'envie de faire ta connaissance.

-- Et, après souper, je prévois que tu t'en iras avec lui?

— Tu sens bien que le masque des convenances l'exige.

— Et ton ami, sans doute, sait déjà qui je suis?

— J'ai cru devoir le lui dire, car, sans cela, il n'aurait pas osé se promettre le plaisir de souper avec toi et surtout chez toi.

— J'y suis, et je devine que ton ami est un ministre étranger.

— Précisément.

— Mais je puis espérer sans doute qu'il me fera l'honneur de ne point garder son incognito?

— Cela va sans dire; je te le présenterai dans toutes les formes en déclinant son vrai nom et ses qualités politiques.

— C'est à merveille, mon cœur, et, avec ces disposi-

tions pouvais-tu me supposer difficile à t'accorder ce plaisir, quand tu ne saurais toi-même m'en faire un plus grand? Fixe le jour, et compte que je t'attendrai avec impatience.

— J'aurais été certaine de ta complaisance si tu ne m'avais accoutumée à douter.

— Je mérite cette pointe.

— Mais j'espère que tu ne feras qu'en rire. Maintenant, je suis contente. Notre ami est M. de Bernis, ambassadeur de France. Il viendra masqué, et dès qu'il aura levé son masque, je te le présenterai. Songe que tu ne dois pas ignorer qu'il est mon amant, mais tu dois croire qu'il n'est pas à part de notre tendresse.

— Ainsi le veut le masque des convenances, et tu seras, je l'espère, contente de mon urbanité. Ce souper me charme en idée, et j'espère qu'il me ravira en réalité. Tu avais bien raison, ma chère amie, de redouter que je fusse patricien; car, dans ce cas, messieurs les inquisiteurs d'État, qui, trop souvent, ne cherchent qu'à faire parade de leur zèle, n'auraient manqué de s'en mêler, et je tremble à l'idée des affreuses conséquences que cela aurait pu avoir. Moi sous les Plombs, toi déshonorée, l'abbesse, le couvent: juste ciel! Oui, si tu m'avais communiqué tes idées, je t'aurais dit qui j'étais; et puis je l'aurais pu d'autant mieux que ma réserve ne venait que de la crainte que j'avais d'être connu, et qu'alors le père de C. C. ne la mit dans un autre couvent. Mais peux-tu me dire quel jour le souper aura lieu? j'ai une véritable impatience de le savoir fixé.

— C'est aujourd'hui le 4, eh bien! dans quatre jours.

— Ce sera donc le 8?

— Précisément. Nous nous rendrons chez toi après le second ballet de l'Opéra. Donne-moi les renseignements les plus exacts pour que nous puissions trouver ton casino sans interroger personne.

Je me mis à son bureau et je lui donnai tous les renseignements nécessaires pour aller par terre ou par eau. Heureux de cette charmante partie, je priai mon amante

d'aller se coucher ; mais je lui fis observer qu'étant convalescent et ayant soupé de bon appétit, il serait possible que j'offrisse mes premiers hommages à Morphée. S'arrangeant à la circonstance, elle mit le réveillon à dix heures et nous nous couchâmes dans l'alcôve. Dès que nous fûmes éveillés, l'Amour réclama sa part, et il n'eut pas à se plaindre ; mais vers le minuit nous nous endormîmes sur le fait, bouche à bouche, et nous nous retrouvâmes dans la même position, le matin, au moment de nous séparer. Cependant, quoique le temps pressât, nous ne pûmes nous résoudre à nous dire adieu sans faire encore une libation à Vénus.

Je restai au casino après le départ de ma belle nonne, et je dormis jusqu'à midi. Dès que je fus habillé je retournai à Venise, et mon premier soin fut d'aller prévenir mon cuisinier pour que le souper du 8 fût digne des convives et de moi.

CHAPITRE XXVI.

Je soupe en tiers avec M. de Bernis, ambassadeur de France, à mon casino. — Proposition de M. M. ; je l'accepte. — Suites. — C. G. me devient infidèle sans que je puisse m'en plaindre.

La partie que j'avais arrangée avec ma chère M. M. me comblait de joie, et il me semble que j'aurais dû être heureux. Je ne l'étais pas cependant ; mais d'où venait l'inquiétude dont j'étais tourmenté ? D'où elle venait ? de ma fatale habitude de jouer. Cette passion était enracinée en moi : vivre et jouer étaient deux choses identiques ; or, ne pouvant point tailler, j'allais pointer à la redoute et j'y perdais matin et soir, cela me rendait malheureux. On me demandera sans doute :

— Pourquoi jouiez-vous, n'en ayant pas besoin, puisque vous ne manquiez de rien et que vous aviez tout l'argent que vous pouviez désirer pour satisfaire vos fantaisies ?

Cette question serait embarrassante si je ne m'étais fait une loi de dire vrai. Eh bien ! messieurs les curieux, si je jouais avec la presque certitude de perdre, quoique personne peut-être n'ait été plus que moi sensible aux pertes faites au jeu, c'est que j'avais en moi le démon de l'avarice ; c'est que j'aimais la dépense, la prodigalité même, et que le cœur me saignait quand j'étais obligé de dépenser d'autre argent que celui que j'avais gagné au jeu. C'était là un vilain défaut, lecteur, et je ne m'en défends pas. Quoi qu'il en soit, pendant les quatre jours d'attente, je perdis tout l'or que M. M. m'avait fait gagner.

Au jour ardemment attendu, je me rendis à mon casino, où, à l'heure convenue, je vis paraître M. M. et son ami, qu'elle me présenta dans toutes les formes aussitôt qu'il eût ôté son masque.

— Il me tardait, monsieur, me dit l'ambassadeur, de renouer connaissance avec vous depuis que madame m'a dit que nous nous étions connus à Paris.

Tout en parlant ainsi, il me regardait avec attention comme pour se rappeler quelqu'un qu'on a perdu de vue. Afin de le mettre à son aise, je lui dis que nous ne nous étions point parlé, qu'ainsi il ne m'avait pas assez regardé pour pouvoir se rappeler mes traits.

— J'ai eu, lui dis-je, l'honneur de dîner avec Votre Excellence chez M. de Mocenigo ; mais vous fûtes constamment occupé de milord Marschal, ministre du roi de Prusse, et je n'eus pas l'avantage d'attirer un instant votre attention. Comme vous deviez partir pour venir ici quatre jours après, vous fîtes hâte, et presque immédiatement après le dîner vous prîtes congé. Je n'ai plus eu l'honneur de vous voir depuis.

— Je vous remets actuellement, me dit-il, car je me souviens d'avoir demandé à quelqu'un si vous n'étiez pas le secrétaire d'ambassade. A compter de ce jour, nous ne nous oublierons plus ; car les mystères qui nous unissent sont de nature à établir entre nous une intimité durable.

Le rare couple ne tarda pas à se mettre à l'aise ; et bien-

tôt nous nous mîmes à table, dont, comme de raison, je fis les honneurs. Le ministre bon gourmet, trouvant mes vins excellents, fut charmé d'apprendre que je les tenais du comte d'Algarotti, qui était réputé pour avoir les meilleurs.

Mon souper fut délicat, abondant et varié, et ma conduite à l'égard du beau couple fut celle d'un particulier qui recevait à souper son souverain et sa maîtresse. Je voyais M. M. enchantée de mes procédés respectueux envers elle, et de tous les propos par lesquels je sus engager l'ambassadeur à m'écouter avec le plus grand intérêt. Le sérieux d'une première rencontre n'empêcha point la fine plaisanterie, car M. de Bernis, sous ce rapport, était Français dans toute la force du terme. J'ai beaucoup voyagé, beaucoup étudié les hommes individuellement et en masse, mais je n'ai trouvé la vraie sociabilité que chez les Français; car eux seuls savent plaisanter, et la plaisanterie fine et délicate, en animant la conversation, fait le charme de la société.

Tout pendant ce joli souper fut accompagné du mot pour rire, et l'aimable M. M. fit tomber adroitement la conversation sur la combinaison romanesque qui lui avait fait faire ma connaissance. Cela menait naturellement à parler de ma passion pour C. C., et elle fit de cette charmante personne une description si intéressante que l'ambassadeur l'écouta avec toute l'attention d'un homme qui ne l'aurait jamais vue. C'était là son rôle, car il ignorait que je susse qu'il était dans la cachette le soir de ma sottre entrevue avec elle. Il lui dit qu'elle lui aurait fait le plus grand des plaisirs si elle l'avait amenée à souper avec nous. — J'aurais dû, lui répondit la fine nonne, braver trop de risques; mais ajouta-t-elle en s'adressant à moi d'un air aussi noble que complaisant, si cela vous faisait plaisir, je pourrais vous faire souper chez moi avec elle, car nous couchons dans la même chambre.

Cette offre m'étonna beaucoup; mais ce n'était pas l'instant de montrer ma surprise. — On ne peut, madame, lui répliquai-je, rien ajouter au plaisir qu'on a de se trouver

avec vous ; cependant j'avoue que je ne serais pas insensible à cette faveur.

— Eh bien ! j'y penserai.

— Mais, dit alors l'ambassadeur, je crois que si je dois être de la partie, il serait bon que vous l'en prévinsiez.

— Ce n'est pas nécessaire, lui dis-je, car je lui écrirai de faire aveuglément tout ce que lui dira madame. Je m'acquitterai de ce devoir dès demain.

Je priai l'ambassadeur de se disposer à beaucoup d'indulgence pour une fille de quinze ans qui n'avait pas l'usage du monde. Après cela je lui contai l'histoire d'O-Morphi, et cette narration lui fit le plus grand plaisir. Il me pria de lui faire voir son portrait. Il m'apprit qu'elle était toujours au Parc-aux-Cerfs, où elle faisait les délices de Louis XV, et qu'elle en avait déjà eu un enfant. Mes convives partirent à huit heures (1) fort contents, et je restai seul au casino.

Le lendemain matin, pour tenir la promesse que j'avais faite à ma belle religieuse, j'écrivis à C. C. sans la prévenir qu'une quatrième personne serait de la partie, et, ayant remis ma lettre à Laure, je me rendis au casino de Muran, où la concierge me remit de M. M. la lettre suivante :

« Je ne pourrais pas, mon tendre ami, espérer une nuit tranquille, si avant de me coucher je ne déchargeais pas mon âme d'un scrupule qui me pèse. Il se peut que tu n'aies approuvé le projet de souper à quatre avec notre amie que par simple politesse. Sois vrai, mon cœur ; car, si tu ne vois pas cette partie avec plaisir, je la ferai s'évaporer en fumée sans te compromettre le moins du monde : fie-t'en à moi. Dans le cas où tu y consentiras de bon cœur, tout se fera comme il a été dit. Crois que j'aime encore plus ton âme que ton cœur, je voulais dire que ta personne. Addio. »

Sa crainte était naturelle, mais une fausse honte m'em-

(1) Après minuit.

pêchait de me dédire. M. M. me connaissait bien, et, en habile tacticienne, elle me prenait par mon côté faible.

Voici la réponse que je lui fis :

« Je m'attendais à ta lettre, ma chère amie, et tu n'en douteras pas ; car, comme tu me connais bien, tu dois savoir que je te connais aussi. Oui, je connais ton esprit, et je sais quelle idée tu dois avoir du mien, puisque, par mes sophismes, je me suis montré à tes yeux dans toute ma faiblesse et dans toute mon irritabilité. J'en fais ma pénitence, mon amie, quand je songe que, t'étant devenu suspect, ta tendresse doit s'être un peu affaiblie. Oublie mes visions, je t'en prie, et crois qu'à l'avenir mon âme sera à l'unisson de la tienne. Le souper concerté doit avoir lieu, il me fera plaisir ; mais souffre que je te dise qu'en y consentant je me suis cru plus reconnaissant que poli. C. C. est neuve, je ne suis pas fâché qu'elle commence à apprendre à représenter. En quelle école pourrait-elle se trouver mieux que sous ta tutelle ? Je te la recommande donc, et tu me feras plaisir de lui continuer tes soins et ton amitié, et de redoubler tes bontés pour elle, si pourtant cela est possible. Je redoute que tu ne la détermine à prendre le voile, et, si cela arrivait, je ne m'en consolerais pas. Ton ami m'a tout à fait captivé ; c'est un homme supérieur et véritablement charmant. »

Me voilà placé volontairement dans l'impuissance de reculer ; mais il doit m'être permis alors de faire toutes les réflexions que ma connaissance du cœur humain me mettait en état de faire. Il me fut facile de voir à n'en pas douter que l'ambassadeur était amoureux de C. C., et qu'il s'en était expliqué avec M. M. Or, celle-ci n'était pas en mesure de contre-carrer son amour, et sans doute qu'en bon apôtre elle avait dû se prêter à tout ce qui pouvait favoriser sa passion. Il est évident qu'elle ne pouvait rien faire sans mon consentement, et qu'elle avait jugé l'affaire trop délicate pour oser de but en blanc me proposer la partie. Ils s'étaient donc concertés de façon qu'en amenant le propos sur ce point je devais moi-même, par politesse, peut-être même par mes sentiments, approuver la

chose et donner dans le panneau. L'ambassadeur, dont le mérite était de bien mener une intrigue, avait parfaitement réussi, et j'avais à souhait mordu à l'hameçon. Il ne me restait qu'à faire bonne mine à mauvais jeu, tant pour ne pas faire la plus sotte figure du monde que pour ne pas me montrer ingrat envers un homme qui m'avait accordé des privilèges inouïs. Cependant la conséquence de toute cette intrigue pouvait être un refroidissement envers l'une comme envers l'autre de mes deux amantes. M. M. avait parfaitement senti tout cela en rentrant chez elle, et, voulant se mettre à couvert et remédier à tout de son mieux, elle s'était dépêchée de m'écrire qu'elle ferait avorter le projet, sans me compromettre, dans le cas où je ne l'aurais pas approuvé; mais elle savait que je n'accepterais point son offre. L'amour-propre est une passion plus forte encore que la jalousie. Elle ne permet pas à un homme qui veut passer pour avoir de l'esprit de se montrer jaloux, surtout vis-à-vis de quelqu'un qui brille par l'absence de cette basse passion.

Le lendemain, étant allé au casino d'assez bonne heure, j'y trouvai l'ambassadeur, qui me fit l'accueil le plus amical. Il me dit que, s'il m'avait connu à Paris, il m'aurait facilement introduit à la cour, où, selon lui, j'aurais fait fortune. Aujourd'hui, quand il m'arrive d'y penser, je dis : Cela se peut, mais à quoi cela m'aurait-il servi? Je serais peut-être devenu comme tant d'autres une victime de la révolution. Lui-même l'aurait été sans doute, si le sort ne lui eût réservé de mourir à Rome en 1794. Il y mourut malheureux, quoique riche, à moins qu'avant de cesser d'être il n'eût changé de sentiments; ce que je ne crois pas.

Je lui demandai s'il se plaisait à Venise, et il me répondit qu'il ne pouvait que s'y plaire, puisqu'il y jouissait d'une excellente santé et que, moyennant beaucoup d'argent, il pouvait, mieux que partout ailleurs, se procurer tous les agréments de la vie. Mais, ajouta-t-il, je doute qu'on me laisse longtemps dans cette ambassade. Veuillez me garder le secret, car je ne voudrais pas affliger M. M.

Nous continuions à causer avec une sorte de confiance, quand nous vîmes entrer M. M. et sa jeune amie. Celle-ci fit un mouvement de surprise en me voyant avec un autre homme ; mais je l'encourageai en lui faisant le plus tendre accueil, et elle se remit tout à fait en voyant que l'inconnu était enchanté de l'entendre répondre en bon français au compliment qu'il lui avait adressé. Ce fut pour tous deux l'occasion de faire un pompeux éloge du savoir et de l'habileté de la maîtresse qui lui avait si bien enseigné cette langue.

C. C. était ravissante ; son regard à la fois vif et modeste semblait me dire : Tu dois m'appartenir. A cela se joignait le désir de la voir briller ; et ce double sentiment m'aida à chasser une lâche jalousie, que, malgré moi, je commençais à éprouver. Ainsi, ayant soin de la faire raisonner sur les matières que je lui connaissais familières, je la mis à même de développer son esprit naturel, et j'eus la satisfaction de la voir briller.

Applaudie, flattée, animée par l'air de satisfaction qu'elle découvrait dans mes regards, C. C. parut un prodige à M. de Bernis ; et, contradiction du cœur humain ! j'en jouissais, et pourtant je tremblai qu'il n'en devînt amoureux. Quelle énigme ! je travaillais moi-même à un ouvrage qui m'aurait fait devenir le meurtrier de quiconque aurait osé l'entreprendre.

Pendant le souper, qui fut digne d'un roi, l'ambassadeur eut pour C. C. toutes les attentions possibles. L'esprit, la gaieté, la décence et le bon ton présidèrent à notre jolie partie, et n'en exclurent pas les propos amusants que l'esprit français sait faire entrer dans tous les discours.

Un observateur critique qui, sans nous connaître, aurait voulu deviner si l'amour était de la partie, l'aurait peut-être soupçonné ; mais il n'aurait jamais pu l'affirmer. M. M. n'eût pour l'ambassadeur que le ton et les manières d'une amie ; elle ne me montra qu'une estime parfaite, et témoigna à C. C. la tendresse d'une sœur. Quant à M. de Bernis, il fut aimable, poli et bienveillant envers M. M. ; mais il ne discontinua point de montrer le plus grand in-

térêt à tous les propos de C. C. : leur donnant tout le relief dont ils étaient susceptibles, et renvoyant tout de mon côté avec l'air de la plus parfaite intelligence. Pour ce qui est de ma jeune amie, ce fut elle qui joua le mieux son rôle : il était puisé dans la nature ; la nature était belle, C. C. ne pouvait manquer d'être ravissante.

Nous avons passé cinq heures délicieuses, mais celui de nous qui paraissait le plus satisfait était l'ambassadeur. M. M. avait l'air d'une personne contente de son ouvrage, et moi je figurais l'approbateur. C. C. paraissait toute joyeuse de nous avoir plu à tous, et on pouvait soupçonner un peu de vanité de ce que l'ambassadeur ne s'était spécialement occupé que d'elle. Elle me regardait en souriant, et j'entendais parfaitement le langage de son âme : elle voulait me dire qu'elle sentait parfaitement toute la différence qu'il y avait entre cette société et celle où son frère nous avait donné un si dégoûtant échantillon de sa brutalité.

Après minuit, il fut question de nous séparer ; et ce fut à M. de Bernis à faire les frais des compliments. Remerciant M. M. de lui avoir donné le plus agréable souper qu'il eût fait de sa vie, il l'obligea à lui en offrir un pareil pour le surlendemain : me demandant, par manière d'acquiescement, si je n'y trouverais pas un plaisir égal au sien. Pouvait-il douter de mon acquiescement ? je ne le crois pas, et d'autant plus que je m'étais obligé à être complaisant. Parfaitement d'accord, nous nous séparâmes.

Le lendemain, en réfléchissant à ce souper exemplaire, j'en eus pas de peine à prévoir où la chose devait aboutir. L'ambassadeur ne devait sa fortune qu'au beau sexe, parce qu'il possédait au suprême degré l'art de dorloter l'amour ; et, comme il était naturellement très-voluptueux, il y trouvait son compte : car il faisait naître le désir, et cela lui donnait des jouissances dignes de sa délicatesse. Je le voyais éperdument amoureux de C. C., et j'étais loin de le croire homme à se contenter de la contemplation de ses beaux yeux. Il a certainement un plan formé, et M. M., malgré toute sa loyauté, doit en être la

conductrice; et elle s'y prendra si adroitement et si délicatement que l'évidence devra m'échapper. Quoique je ne me sentisse pas disposé à pousser la complaisance plus loin que la juste mesure, je prévoyais que je finirais par être dupe et que ma pauvre C. C. serait la victime d'un tour de passe-passe. Je ne savais me décider ni à y consentir de bonne grâce, ni à y mettre des obstacles, et, croyant ma petite femme incapable de se laisser aller à quelque écart qui eût pu me déplaire, j'aimais à m'endormir, confiant dans la difficulté qu'on aurait à la séduire. Sot calcul! l'amour-propre et une fausse honte m'empêchaient de faire usage de mon bon sens. Enfin cette intrigue me donnait une sorte de fièvre, car j'en redoutais les suites; et pourtant la curiosité me stimulait au point que j'en hâtais le terme. Je savais que ce pendant du premier souper ne voulait pas dire que la même pièce y serait jouée de nouveau; car je prévoyais que les variantes seraient très-marquées.

Enfin je croyais mon honneur engagé à ne point changer de conduite; mais, comme je pouvais donner le ton, je me promettais de finesse pour les déjouer.

Après toutes ces réflexions, qui me donnaient une sorte d'assurance de faux brave, l'inexpérience de C. C., qui, malgré toutes les connaissances qu'elle avait acquises, était cependant novice, son inexpérience, dis-je, me faisait trembler. On pouvait abuser du besoin qu'elle avait d'être polie; cependant cette crainte était bientôt détruite par la confiance que m'inspirait la délicatesse de M. M. Je pensais qu'après avoir vu comment j'avais passé six heures avec cette jeune fille, ayant la certitude que mon intention était de l'épouser, je ne pouvais pas la supposer capable d'une aussi basse trahison. Toutes ces réflexions, qui n'étaient que d'un jaloux faible et honteux, ne concluaient rien. Je devais me laisser aller et voir.

A l'heure du rendez-vous, j'arrive au casino, et je trouve mes belles amies devant le feu. Bonsoir, mes deux divinités: où est notre aimable Français?

— Il n'est pas encore venu, me dit M. M.; mais il viendra sans doute.

— Je me démasque, et, m'asseyant entre elles, je leur donne mille baisers, observant de ne marquer aucune préférence; et, quoique je susse qu'elles savaient que j'avais un droit incontestable sur l'une comme sur l'autre, je me tins dans les bornes d'une décente réserve; je leur fis mille compliments sur leur inclination mutuelle, et je les vis satisfaites de n'avoir pas à en rougir.

Il se passa plus d'une heure dans des propos galants et amicaux, sans que, malgré mon ardeur, je me permisse aucune satisfaction; car M. M. m'attirait plus que C. C., mais pour tout au monde je n'aurais pas voulu offenser cette charmante fille. M. M. commençait à montrer quelque inquiétude du retard de M. de Bernis, lorsque la concierge vint lui remettre un billet de sa part.

« Un courrier, disait-il, arrivé il y a deux heures, m'empêche d'être heureux cette nuit, car je suis obligé de la passer à répondre aux dépêches que j'ai reçues. J'espère que non-seulement vous me pardonneriez, mais encore que vous me plaindriez. Puis-je espérer que vous m'accorderez vendredi le plaisir dont la fortune me prive aujourd'hui? Faites que je le sache demain. Je désire vous trouver dans la même compagnie, que je vous prie de saluer affectueusement pour moi. »

— Patience, dit M. M., ce n'est pas sa faute : nous souperons nous trois. Viendrez-vous vendredi?

— Oui, et avec plaisir. Mais qu'as-tu donc, ma chère C. C.? tu m'as l'air triste.

— Triste, non; si ce n'est pour mon amie, car je n'ai jamais vu d'homme si poli ni si obligeant.

— Fort bien, ma chère, je suis ravi qu'il t'ait rendue sensible.

— Mais, sensible! peut-on être insensible à son mérite?

— Encore mieux : mais je tombe d'accord avec toi. Dis-moi seulement si tu l'aimes.

— Eh bien! quand je l'aimerais, cela ne voudrait pas

dire que j'irais le lui dire. D'ailleurs je suis sûre qu'il aime mon amie.

En disant ces mots elle se lève et va s'asseoir sur M. M., qu'elle appelait sa femme, et voilà mes deux belles qui se prodiguent des caresses à faire mourir de rire. Loin de les troubler dans leur jeu, je les excite pour jouir d'un spectacle que je connaissais depuis longtemps.

M. M. prend un cahier d'estampes où se trouvaient les attitudes les plus lascives, et, me donnant un coup d'œil significatif : — Veux-tu, me dit-elle, que je fasse faire du feu dans la chambre de l'alcôve? Saisissant sa pensée : — Tu me feras plaisir, lui dis-je, car le lit étant grand nous y coucherons commodément tous trois. Je devinais qu'elle craignait que je ne soupçonnasse l'ami de vouloir jouir de l'aspect de notre trio, et, par sa proposition, elle voulait éloigner ce soupçon sans s'en expliquer.

On met la table devant l'alcôve, on nous sert et nous soupçons avec un appétit dévorant. Nous étions vraiment faits pour nous tenir tête. Pendant que M. M. apprenait à son amie à faire le punch, je prenais plaisir à contempler les progrès de la beauté de C. C. — Ta gorge, lui dis-je, doit en neuf mois être arrivée à sa perfection. — Elle est comme la mienne, dit M. M. ; veux-tu en juger? N'ayant pas dit non, elle se met en besogne, elle délace son amie, qui n'oppose aucune résistance, et, agissant ensuite sur elle-même, en moins de deux minutes je contemplai quatre rivaux qui se disputaient la pomme comme les trois immortelles, et qui auraient défié le beau Paris d'adjuger le prix sans injustice. Ai-je besoin de dire le feu que cette vue ravissante fit circuler dans mes veines? Je mets à l'instant sur la table l'Académie des Dames, et je montre à M. M. une posture. Comprenant mon désir : — Veux-tu, ma chère, que nous représentions ce groupe au naturel? Un regard d'acquiescement fut la réponse de C. C. : elle n'était pas encore aussi aguerrie que son institutrice. Pendant que je riais de plaisir, mes deux belles se préparaient; et bientôt nous nous vîmes tous trois dans le lit dans l'état de simple nature.

D'abord, simple spectateur du combat stérile que se livraient mes deux bacchantes, je jouissais de leurs efforts et du contraste des couleurs, car l'une était blonde et l'autre brune ; mais bientôt irrité moi-même par tous les feux de la volupté, je me jetai sur elles, et tour à tour je les fis expirer d'amour et de bonheur.

Fatigués, et n'en pouvant plus, je les invite à se livrer au repos ; et nous dormîmes jusqu'au bruit du carillon, que j'avais eu soin de placer à quatre heures. Nous étions certains de bien employer les deux heures qu'il nous restait jusqu'au moment de la retraite.

Nous nous quittâmes à l'aube du jour, épuisés et humiliés de devoir en convenir, mais satisfaits les uns des autres et désirant le retour des mêmes plaisirs.

Le lendemain, réfléchissant à cette nuit trop vive, pendant laquelle l'amour avait, selon sa coutume, mis en désordre la raison, je me sentis des remords. M. M. voulait me convaincre qu'elle m'aimait, et pour cela elle combinait avec son amour toutes les vertus que j'attachais au mien, l'honneur, la délicatesse et la loyauté ; mais son tempérament, dont son esprit était l'esclave, l'entraînait aux excès, et elle faisait tous les préparatifs pour s'y livrer en attendant le moment de me rendre son complice. Elle amadouait l'amour pour se le rendre flexible et parvenir à le maîtriser, parce que son cœur, dompté par ses sens, ne lui faisait aucun reproche. Elle cherchait aussi à se tromper en cherchant à ignorer que je pouvais me plaindre d'avoir été surpris. Elle savait que, pour en venir là, il fallait que je me confessasse plus faible ou moins brave qu'elle, et elle comptait sur ma honte. Je ne doutais pas le moins du monde que l'absence de l'ambassadeur n'eût été volontaire et concertée. Je voyais plus loin encore ; car il me paraissait évident que les deux conspirateurs avaient prévu que je devinerais la finesse, et que, me sentant piqué au vif, quelque regret que j'en eusse, je ne voudrais pas me montrer moins généreux qu'eux. L'ambassadeur m'ayant procuré le premier une nuit délicieuse, comment me déterminer à l'empêcher d'en avoir une pa-

reille? Mes amis avaient bien raisonné, car, malgré les combats de mon esprit, je voyais que de mon côté, je ne devais pas m'opposer à leur victoire. C. C. ne les embarrassait pas; ils étaient sûrs de la vaincre dès qu'ils ne se trouveraient point gênés par ma présence. C'était l'affaire de M. M., car elle avait su dominer son esprit. Pauvre jeune personne! je la voyais dans la voie de la débauche, et c'était mon ouvrage! Je soupirais de douleur en songeant que je ne les avais pas épargnées dans notre dernière orgie, et que serais-je devenu si toutes les deux s'étaient trouvées à la fois dans le cas de fuir le couvent? Je me les voyais ensemble sur les bras, et la perspective de cette fécondité n'était pas brillante. C'était un embarras de richesse fort peu agréable. Dans le malheureux combat entre la raison et le préjugé, la nature et le sentiment, je ne pouvais me déterminer ni à me trouver au souper ni à ne m'y trouver pas. Si j'y vais, la nuit se passera dans une parfaite décence; mais je me rendrai ridicule, jaloux, ingrat et même impoli: si j'y manque, C. C. est perdue, au moins dans mon esprit; car je sens que je ne l'aimerai plus, et certes, adieu alors toute idée de l'épouser. Dans la perplexité d'esprit où je me trouvais, je sentis que j'avais besoin de me baser sur quelque chose de plus que sur des probabilités. Je me masque et je vais droit à l'hôtel de l'ambassadeur de France. Je m'adresse au suisse en lui disant que j'avais une lettre pour Versailles, et qu'il me ferait plaisir de la remettre au courrier qui devait y retourner dès qu'il aurait reçu les dépêches de Son Excellence. Mais, monsieur, me dit le suisse, il y a deux mois que nous n'avons reçu de courrier extraordinaire.

— Comment? un courrier extraordinaire doit être arrivé hier soir.

— Il faut donc qu'il soit entré par la lucarne du grenier ou par le trou de la cheminée; car par cette porte, foi d'honnête homme, il n'en est entré aucun.

— Mais M. l'ambassadeur doit avoir travaillé toute la nuit.

— C'est possible, monsieur, mais non pas ici: car S. E.

a soupé chez l'ambassadeur d'Espagne, d'où elle n'est revenue que fort tard.

J'avais deviné juste : plus de doute. Le pas est fait, je ne puis reculer qu'avec honte ; c'est à C. C. à résister, si la partie n'est pas de son goût : on ne lui fera pas violence. Le dé en est jeté.

Vers le soir, je me rends exprès au casino de Muran ; et j'écris à M. M. un billet dans lequel je la prie d'excuser si une affaire importante survenue à M. de Bragadin m'empêchait de passer la nuit avec elle et nos deux amis, que je la priais de saluer de ma part en leur faisant mes excuses. Après ce bel exploit, je retourne à Venise de très-mauvaise humeur ; et, pour me distraire, j'allai jouer et je perdis toute la nuit.

Le surlendemain, certain de trouver à Muran une lettre de M. M., je m'y rendis, et effectivement le concierge me remit un paquet dans lequel je trouvai une lettre de ma nonne et une de C. C., car tout était devenu commun entre elles.

Voici cette lettre :

« Nous fûmes bien mortifiées, mon cher ami, en apprenant que nous n'aurions pas le bonheur de te voir. L'ami de ma chère M. M. vint un quart d'heure après, et, en lisant ton billet, il se montra aussi fort mécontent. Nous nous attendions à souper fort tristement ; mais les jolis propos de ce monsieur nous égayèrent, et tu ne saurais t'imaginer combien nous sommes devenues folles après avoir pris du punch au vin de Champagne. Notre ami était devenu aussi fou que nous, et nous avons passé la nuit non pas en trios fatigants, mais très-gais. C'est, je t'assure, un homme charmant, fait pour être aimé ; mais il faut qu'il se reconnaisse ton inférieur en tout. Sois certain que je t'aimerai toujours et que tu seras toujours le maître de mon cœur. »

Cette lettre, malgré mon dépit, me fit rire ; mais celle de M. M. était bien plus singulière. La voici :

« Je suis sûre, mon cœur, que tu as fait un mensonge de pure politesse ; mais tu avais deviné que je m'y atten-

dais C'est un cadeau magnifique que tu as voulu faire à notre ami en échange de celui qu'il t'a fait en ne s'opposant pas à ce que sa M. M. te donnât son cœur. Tu le possèdes tout entier, mon ami, et tu le posséderais également; mais il est bien doux de pouvoir assaisonner les plaisirs de l'amour de tous les charmes de l'amitié. J'ai été fâchée de ne pas te voir, mais j'ai bien senti que si tu étais venu, nous n'aurions pas beaucoup ri; car notre ami, malgré son esprit, a quelques préjugés de nature. Quant à C. C., elle a maintenant l'esprit tout aussi libre que le nôtre: et je me félicite que ce soit à moi qu'elle en ait l'obligation; tu dois me savoir gré d'avoir achevé de te la former et de la rendre entièrement digne de toi. J'aurais voulu te savoir caché dans le cabinet, où je suis persuadée que tu aurais passé des heures délicieuses. Mercredi je serai seule et toute à toi à ton casino de Venise: fais-moi savoir si tu te trouveras à l'heure ordinaire à la statue du héros Colleoni; et, si tu ne peux pas y venir, indique-moi tel autre jour que tu voudras. »

Il me fallait répondre à l'unisson à ces deux lettres, et, malgré l'amertume que je sentais couler dans toutes mes veines, mes réponses ne devaient distiller que du miel. Il me fallait un effort de courage; mais je me dis fort à propos: *Georges Dandin, tu l'as voulu*. Je ne pouvais me refuser à porter la peine de mes œuvres, et je n'ai jamais bien su discerner si la honte que j'éprouvais était ou non ce qu'on appelle mauvaise honte. C'est un problème que je laisse insoluble.

Dans ma lettre à C. C., j'eus le courage ou l'effronterie de lui faire des compliments et de l'encourager même à imiter M. M., ne pouvant lui conseiller de meilleur modèle.

J'écrivis à ma nonne qu'elle me trouverait ponctuel au pied de la statue; mais, au milieu d'une foule de faux compliments qui auraient dû déceler l'état de mon cœur, je lui disais que j'admirais la parfaite éducation qu'elle avait donnée à C. C., mais que je me félicitais de n'avoir pas été condamné à la torture de l'observatoire, car je sentais que je n'aurais pu y tenir.

Le mercredi, exact au rendez-vous, je n'attendis pas longtemps M. M., qui vint déguisée en homme. — Point de théâtre ce soir, me dit-elle; allons à la redoute y perdre notre argent ou le doubler. Elle avait six cents sequins; j'en avais une centaine: la fortune nous tourna le dos, et nous perdimes tout. Je comptais alors que nous allions sortir du coupe-gorge; mais, s'étant un instant éloignée de moi, elle revint avec une bourse de trois cents sequins que son ami, qu'elle savait où trouver, lui avait donnée. Cet argent de l'amour ou de l'amitié lui porta un instant de bonheur, car elle regagna tout ce que nous avions perdu; mais, avides ou imprudents, nous continuâmes de jouer, et bientôt nous restâmes sans le sou.

Dès que nous nous vîmes dans l'impossibilité de continuer à jouer: — Allons, me dit-elle, maintenant que nous ne craignons point les voleurs, allons souper.

Cette femme, religieuse, esprit fort, libertine et joueuse, était admirable en tout ce qu'elle faisait. Elle venait de perdre douze mille francs, et son esprit était aussi libre que si elle eût fait un gain considérable. Il est vrai que l'argent qu'elle venait de perdre lui avait coûté peu de peine à gagner.

Dès que nous fûmes seuls, elle me trouva triste, préoccupé, quoique je m'efforçasse de ne pas le paraître; mais, pour elle, toujours égale, elle était belle, brillante, enjouée et amoureuse.

Elle crut me mettre en gaieté en me faisant circonstancieusement l'historique de la nuit qu'elle avait passée avec C. C. et leur ami; mais elle aurait dû deviner qu'elle frappait à gauche. C'est une erreur commune à tout le monde: elle vient de l'esprit; car on croit trouver dans les autres la disposition dans laquelle on se trouve soi-même.

J'étais sur les épines et je me tournais de cent manières pour biaiser sur le chapitre et faire tomber la conversation sur un autre sujet; car les détails voluptueux qu'elle se plaisait à me faire me dépitèrent, et, le dépit amenant la froideur, je craignais de faire une triste figure dans les combats que nous devions nous livrer: et quand un amou-

reux doute de sa force, il peut presque toujours compter qu'il fera faux bond.

Le souper fini, nous allâmes nous coucher dans l'alcôve, où la beauté, les charmes du corps et de l'esprit, les grâces et le feu de ma belle nonne chassèrent ma mauvaise humeur et me mirent dans la meilleure disposition. Les nuits étant plus courtes, nous passâmes nos deux heures dans les plus doux ébats, et nous nous séparâmes contents et amoureux. Avant de nous quitter, M. M. me pria d'aller prendre de l'argent à son casino, et de jouer en la mettant de moitié. Je le fis; je pris tout l'or que je trouvai, et jouant à la martingale, toujours en doublant la mise, je gagnai tous les jours pendant tout le reste du carnaval. J'eus le bonheur de ne jamais perdre la sixième carte, et, si je l'avais perdue, je n'aurais plus eu de fonds pour jouer, car j'avais sur le coup deux mille sequins. Je me félicitai d'avoir augmenté le trésor de ma chère maitresse, qui m'écrivit que l'honnêteté voulait que nous soupassions en partie carrée le lundi gras; j'y consentis.

Ce souper fut le dernier que j'aie fait de ma vie avec C. C. Elle y fut fort gaie; mais ayant pris mon parti, et ne m'occupant que de M. M., elle m'imita sans la moindre gêne et ne s'occupa que de son nouvel amant.

Prévoyant que nous nous gênerions inévitablement un peu plus tard, je priai M. M. de disposer les choses de manière à être séparés, et elle arrangea tout à merveille.

Après souper, l'ambassadeur proposa une partie de pharaon, que nos belles ne connaissaient pas, car aux redoutes on ne jouait qu'à la bassette; et, ayant fait venir des cartes et mis cent doubles louis sur la table, il tailla et eut soin de faire gagner toute cette somme à C. C. C'était pour payer les épingles qu'il croyait lui devoir. Cette jeune personne éblouie, et ne sachant que faire de tant d'or, pria sa chère amie de s'en charger jusqu'à ce qu'elle sortit du couvent pour se marier.

Quand la partie fut achevée, M. M. dit qu'elle avait mal à la tête, et qu'elle irait se coucher dans l'alcôve; elle me pria d'aller l'endormir. Ainsi nous laissâmes les

nouveaux amoureux libres de s'égayer ensemble. Six heures après, quand le carillon nous eut prévenus qu'il était temps de nous séparer, nous les trouvâmes endormis dans les bras l'un de l'autre. Quant à moi, je passai une nuit amoureuse et tranquille, satisfait de M. M., sans penser un seul instant à C. C.

CHAPITRE XXVII.

M. de Bernis part en me cédant ses droits sur son casino. — Sages conseils qu'il me donne; combien peu je les suis. — Danger de périr avec M. M. — M. Murray, ministre d'Angleterre. — Nous n'avons plus de casino, et nos rendez-vous cessent. — Grave maladie de M. M. — Zorzi et Gondulmer. — Tonine.

Quoique les infidélités de C. C. me la fissent regarder d'un autre œil que je ne la voyais auparavant et qu'il ne pût plus être question d'en faire la compagne de mes jours, je ne pouvais m'empêcher de considérer qu'il n'aurait tenu qu'à moi de l'arrêter sur le bord du fossé, et par conséquent je trouvais qu'il était de mon devoir de lui rester toujours attaché comme ami.

Si j'avais bien raisonné, mes résolutions à l'égard de cette jeune personne auraient été sans doute de tout autre nature. Je me serais dit : Je lui ai donné l'exemple de l'infidélité après l'avoir séduite; je lui ai ordonné de suivre aveuglément les conseils de son amie, quand je savais que les conseils et l'exemple de M. M. devaient aboutir à sa perte; je lui ai fait en sa présence les outrages les plus forts que l'on puisse faire à une amante délicate; et, après tout cela, comment partager l'injustice du commun des hommes en exigeant d'une femme faible plus que l'homme, qui se targue de force, n'est en état d'accorder! Je me serais condamné moi-même et je n'aurais point changé à son égard; mais je croyais fouler aux pieds tous les préjugés, et j'étais l'esclave du plus avilissant, celui qui n'emploie la force que pour opprimer la faiblesse.

Le lendemain du mardi gras, étant allé au casino de

Muran, j'y trouvai une lettre de M. M. qui me donnait deux mauvaises nouvelles : l'une, que C. C. avait perdu sa bonne mère, ce qui mettait cette pauvre fille au désespoir ; la seconde, que la sœur converse, étant guérie de son rhume, était revenue prendre sa place, ce qui forçait son amie à la quitter dans un moment où elle aurait pu lui prodiguer les consolations dont cette jeune personne avait le plus grand besoin. C. C. était allée partager l'appartement de sa tante, parce que cette religieuse, qui l'aimait beaucoup, en avait obtenu l'agrément de la supérieure. Cet événement privait l'ambassadeur du plaisir de souper encore avec elle, et j'aurais été ravi que le hasard eût fait naître cet obstacle quelques jours plus tôt.

Tous ces malheurs me paraissaient peu de chose auprès de celui que je redoutais, car C. C. pouvait porter la peine de ses plaisirs ; et je me considérais assez comme la cause première de son malheur, pour que je me fusse cru obligé à ne jamais l'abandonner, ce qui aurait pu me causer de terribles embarras.

M. M. m'invitait à souper pour le lundi prochain avec son ami ; j'y fus et je les trouvai fort tristes l'un et l'autre ; lui d'avoir perdu sa nouvelle maîtresse, elle de n'avoir plus avec elle une amie qui lui rendait la clôture du couvent agréable.

Vers minuit, M. de Bernis nous quitta en nous disant d'un air fort triste qu'il craignait d'être obligé d'aller passer quelques mois à Vienne pour une négociation importante. En même temps nous fixâmes nos soupers pour tous les vendredis.

Quand nous fûmes seuls, M. M. me dit que l'ambassadeur me saurait gré de n'aller au casino que deux heures plus tard. Je compris que cet homme d'esprit, libertin aimable, avait le préjugé fort naturel de ne pouvoir se livrer à l'expression de la tendresse que quand il avait la certitude d'être seul.

M. de Bernis vint exactement à nos soupers jusqu'à son départ pour Vienne, et nous quitta toujours à minuit. Il ne s'agissait plus de la cachette, car nous ne couchions plus

que dans l'alcôve ; d'ailleurs, ayant eu le temps de faire l'amour avant mon arrivée, il n'avait pas de désirs de reste. M. M. me trouvait toujours amoureux, même avec quelque augmentation d'ardeur ; car, comme je ne pouvais plus la voir que tous les huit jours et que je lui étais fidèle, la moisson était toujours abondante. Les lettres de C. C. qu'elle m'apportait m'attendrissaient jusqu'aux larmes ; car elle me disait qu'après le malheur qu'elle avait eu de perdre sa mère, elle ne devait plus compter sur l'amitié d'aucun de ses parents. Elle m'appelait son unique ami, son seul protecteur ; et, me parlant de la peine qu'elle ressentait de ne pouvoir plus espérer de me voir tant qu'elle resterait au couvent, elle me suppliait de rester toujours fidèlement attaché à sa chère amie.

Le vendredi saint, en arrivant au casino, je trouvai le couple plongé dans la tristesse. On servit le souper ; mais, l'œil fixe, abattu, l'ambassadeur ne mangeait pas, ne disait presque pas le mot, et M. M. avait l'air d'une statue qui se serait mue de temps en temps par la force de quelque ressort. La discrétion et les convenances m'empêchaient de leur faire la moindre question ; mais, M. M. nous ayant laissés seuls, M. de Bernis me dit qu'elle était affligée et qu'elle pouvait avoir raison de l'être, parce qu'il était obligé de partir pour Vienne quinze jours après Pâques. — Je puis vous confier, ajouta-t-il, que je crois qu'il ne me sera point facile de revenir ; mais il ne faut point le lui dire, car elle en serait au désespoir. M. M. revint quelque temps après, mais il était facile de voir qu'elle avait pleuré.

M. de Bernis, après quelques propos insignifiants, voyant M. M. toujours triste, dit : — Ne vous affligez pas, ma chère amie, mon départ est indispensable, mais mon retour est certain aussitôt que j'aurai fini l'importante affaire qui m'appelle à Vienne. Le casino vous restera ; mais, ma chère, l'amitié et la prudence m'engagent à vous conseiller de ne pas y venir pendant mon absence : car dès que je ne serai plus ici, je ne pourrai plus compter sur la fidélité des gondoliers qui me servent, et je doute que notre

ami puisse se flatter d'en trouver d'incorruptibles. Je vous dirai même que j'ai de fortes raisons de soupçonner que notre commerce est connu des inquisiteurs d'État, qui dissimulent par politique; mais je ne répondrais pas que ce secret ne fût bientôt dévoilé quand je ne serai plus ici, et que la religieuse qui protège votre sortie du couvent saura que ce n'est plus pour moi que vous sortez. Les seules personnes dont je puisse vous répondre sont le concierge et sa femme. Je leur ordonnerai avant de partir de regarder notre ami comme un autre moi-même, et vous vous entendrez ensemble. J'espère que tout ira bien jusqu'à mon retour, si vous vous conduisez avec prudence. Je vous écrirai par le canal de mon concierge; sa femme vous fera tenir mes lettres comme elle l'a fait jusqu'à présent, et vous vous servirez de la même voie pour me répondre. Je dois partir, ma tendre amie; mais mon cœur vous reste, et je vous laisse jusqu'à mon retour entre les mains d'un ami que je me félicite d'avoir connu. Il vous aime, il a du cœur et de l'expérience; il ne vous laissera pas faire de faux pas.

Ce discours avait tellement frappé M. M., qu'elle nous pria de la laisser partir, parce qu'elle se sentait le besoin d'être seule et de se coucher. Au moment de son départ, nous convinmes de souper ensemble le jeudi suivant.

Dès que nous fûmes seuls, l'ambassadeur me démontra l'indispensable nécessité de lui cacher qu'il partait pour ne plus revenir.

— Je vais, me dit-il, travailler avec le cabinet autrichien à un traité qui fera parler toute l'Europe. Je vous prie de m'écrire en ami et sans aucune réserve; et, si vous aimez notre commune amie, ayez soin de son honneur, et surtout, s'il le faut, ayez la force de vous opposer à tout ce qui pourrait vous exposer à des malheurs qu'on peut prévoir et qui vous seraient également funestes. Vous savez ce qui est arrivé à M^{me} de Riva, religieuse au couvent de S^{...}. On la fit disparaître dès qu'on sut qu'elle était grosse, et M. de Frulai, mon prédécesseur, devint fou peu de temps après et mourut. J.-J. Rousseau m'a dit que ce fut

par l'effet d'un poison : mais c'est un visionnaire, qui voit tout en noir. Moi, je crois qu'il mourut de chagrin de ne pouvoir rien faire pour cette malheureuse, que le pape a depuis dispensée de ses vœux, et qui, après s'être mariée, vit actuellement à Parme sans estime ni considération.

- Faites que les sentiments d'une amitié loyale et prudente fassent taire les sentiments de l'amour. Voyez M. M. quelquefois au parloir ; mais abstenez-vous de la voir ici, car les barcarols vous trahiront. La certitude où nous sommes qu'elles sont dans un état satisfaisant diminue beaucoup la peine que j'éprouve ; mais convenez que vous avez été bien imprudent ! Vous avez bravé un malheur terrible : réfléchissez au parti extrême que vous vous seriez vu forcé de prendre ; car je suis certain que vous ne l'auriez pas abandonnée. Elle croyait qu'avec des emménagogues on pouvait détruire le danger, mais je l'ai désabusée. Au nom de Dieu, soyez sage à l'avenir ; et écrivez-moi tout, car je m'intéresserai toujours à son sort par devoir et par sentiment. »

Nous revînmes ensemble à Venise, où nous nous séparâmes et je passai le reste de la nuit dans une grande agitation. Le lendemain j'écrivis une lettre à notre belle affligée, et, tout en lui prodiguant les expressions que je croyais les plus propres à la soulager, je tâchai de lui insinuer la nécessité où nous nous trouvions de nous soumettre à un système de prudence et d'éviter tous les écarts qui pourraient nous rendre complètement malheureux.

Le jour après je reçus sa réponse, et chaque ligne exprimait le plus profond désespoir. La nature l'avait douée d'un tempérament que la jouissance avait développé d'une manière à lui rendre le cloître insupportable, et je prévoyais les combats que j'aurais à soutenir.

Nous nous vîmes le jeudi après Pâques, et je l'avais prévenue que je ne me rendrais au casino qu'à minuit. Elle avait eu le temps de passer avec son ami quatre heures dans les plaintes et les regrets, pendant lesquelles elle avait souvent maudit sa cruelle destinée et le coup de tête qui lui avait fait prendre le voile. Nous soupâmes en

trio, et, quoique le souper fût somptueux et délicat, nous n'y fîmes pas honneur. Dès qu'il fut achevé, l'ambassadeur partit en me priant de rester : ce que je fis sans penser le moins du monde aux plaisirs d'un tête-à-tête, car l'amour ne saurait allumer son flambeau entre deux amants dont le cœur est fortement préoccupé et en proie à une grande douleur. M. M. avait maigri, et l'état où je la voyais excitait ma compassion en excluant tout autre sentiment. Je la tins longtemps serrée entre mes bras, la couvrant de baisers tendres et affectueux ; mais je ne fis paraître aucune intention de la distraire par quelques instants d'égarements auxquels son âme n'aurait pu prendre part. Elle me dit avant de nous séparer que je venais de lui prouver que je l'aimais véritablement, et elle me pria avec une expression divine de réfléchir qu'elle n'avait plus de protecteur et ami que moi.

La semaine ensuite, nous étant réunis comme de coutume, M. de Bernis appela le concierge un instant avant de souper, et me fit, en sa présence, un acte qu'il lui fit signer. Par cet écrit il me transmettait tous ses droits sur tout ce qui se trouvait dans le casino, et lui ordonna de me considérer en tout comme lui-même.

Nous nous promîmes de souper ensemble deux jours après pour nous faire nos adieux ; mais en arrivant je trouvai M. M. seule, debout et pâle comme la Mort ou plutôt blanche comme une statue de marbre de Carrare. — Il est parti, me dit-elle, et il me recommande à toi. Homme fatal, que je suis peut-être condamnée à ne plus revoir, et que je croyais n'aimer que comme un ami ! Maintenant que je le perds, je m'aperçois de mon erreur. Avant de le connaître, je n'étais pas heureuse ; mais je ne me croyais pas malheureuse et je sens que je le suis maintenant.

Je passai toute la nuit auprès d'elle, m'évertuant par les attentions les plus délicates à calmer sa douleur, sans pouvoir y réussir. Le caractère de son âme aussi transportée pour le plaisir quand elle se croyait heureuse qu'abandonnée à la douleur quand le bonheur lui échappait, se dévoila tout entier à mes regards pendant cette longue et

pénible nuit. Elle me donna l'heure à laquelle je devais aller au parloir le lendemain, et je fus enchanté en y arrivant de la trouver moins triste. Elle me montra une petite lettre que son ami lui avait écrite de Trévise, puis elle me dit que je devais l'aller voir deux fois par semaine en me prévenant qu'elle descendrait tantôt avec une religieuse et tantôt avec une autre; car elle prévoyait que mes visites ne tarderaient pas à devenir la grande nouvelle du couvent, dès qu'on saurait que j'étais le même individu qui allait à la messe à leur église. Par conséquent elle me dit de m'annoncer sous un autre nom pour ne faire naître aucun soupçon dans la tête de la tante de C. C. Cependant, ajouta-t-elle, cela ne m'empêchera pas de venir seule quand j'aurai quelque chose de particulier à te dire. Promets-moi, mon ami, de souper et de coucher au casino au moins une fois par semaine, et écris-moi chaque fois une petite lettre, que la concierge aura soin de me remettre. Je n'eus pas de peine à lui faire cette promesse.

Nous passâmes ainsi quinze jours assez tranquillement, jusqu'à ce qu'elle eût repris son enjouement et que ses inclinations amoureuses se fussent remises en vigueur. Pendant ce temps elle me donna une nouvelle qui me fit le plus grand bien, c'est que C. C. était hors de tout danger.

Toujours amoureux et n'ayant que l'irritante satisfaction de nous voir au travers d'une grille importune, nous mettions notre esprit à la torture pour trouver le moyen de nous voir seuls, en liberté et sans danger. — Je suis toujours sûre, me disait-elle, de la fidélité de la jardinière; je puis sortir et rentrer sans nulle crainte d'être vue: car la petite porte attenante au couvent ne peut être découverte d'aucune fenêtre; d'ailleurs elle passe pour condamnée. Personne ne peut me voir quand je traverse le jardin pour arriver à la petite rive, que l'on croit impraticable. Il ne nous faudrait qu'une gondole à une rame, et il me semble impossible qu'à force d'or tu ne puisses trouver un barcarol dont nous puissions être sûrs.

Je pénétrais, dans tous ces propos, qu'elle me soup-

çonnait de refroidissement, et ce soupçon me perçait le cœur.

— Écoute, lui dis-je, je serai moi-même le batelier, je descendrai à la grève, j'entrerai par la petite porte et tu me conduiras dans ta chambre, où je passerai la nuit avec toi et même tout le jour suivant, si tu crois pouvoir me cacher.

— Ce projet, me dit-elle, me fait frissonner ; je frémis du danger auquel tu pourrais être exposé. Non, je serais trop malheureuse si j'allais être la cause de ton malheur ; mais, puisque tu sais voguer, viens dans le bateau, fais-moi savoir l'heure le plus exactement possible, la femme fidèle se tiendra aux aguets, et je ne te ferai pas attendre quatre minutes. J'entrerai dans le bateau, nous irons dans notre cher casino, et là nous serons heureux sans appréhension.

— Je te promets d'y réfléchir.

Voici comment je m'y pris pour la satisfaire. J'achetai un petit bateau, et, sans l'en prévenir, j'allai la nuit tout seul faire le tour de l'île pour reconnaître les murs du couvent du côté de la lagune. Je découvris avec peine une petite porte et je jugeai que c'était la seule par où elle pouvait sortir ; mais, pour aller de là au casino, le tour qu'il fallait faire de la moitié de l'île n'était pas peu de chose, car on était obligé de prendre au large, et, allant à une seule rame, je ne pouvais faire le trajet en moins d'un quart d'heure et qu'avec beaucoup de fatigue. Cependant, certain d'en venir à bout, je communiquai mon projet à ma belle religieuse, et jamais nouvelle n'a peut-être été accueillie avec plus de joie. Nous mimes nos montres d'accord et nous fixâmes notre rendez-vous au vendredi prochain.

Au jour fixé, une heure avant le coucher du soleil, je me rendis à Saint-François-de-la-Vigne, lieu où je tenais mon bateau dans une *cavane* que je louais, et, après l'avoir appareillé et m'être vêtu en costume de barcarol, je montai en poupe et je portai droit à la petite porte, qui s'ouvrit à l'instant de mon arrivée. M. M. en sortit, et quelqu'un l'ayant refermée sur elle, enveloppée dans son mantelet

elle monta sur mon frêle esquif, et en un quart d'heure nous arrivâmes au casino. M. M. se hâta d'entrer; mais, moi, je restai pour amarrer mon bateau avec une chaîne et un cadenas pour le garantir des voleurs, qui, la nuit, s'amuse à en voler le plus qu'ils peuvent.

Quoique j'eusse ramé avec facilité, j'étais tout en nage; mais cela n'empêcha pas mon adorable maîtresse de me sauter au cou : la reconnaissance semblait défier l'amour, et moi, glorieux de mon exploit, je jouissais de ses transports.

N'ayant pas songé que j'aurais besoin de changer de linge, je n'en avais pas pris; mais elle y trouva bien vite remède, car, après m'être déshabillé, elle m'essuya avec tendresse, ensuite elle me passa une de ses chemises, et je me trouvai à merveille.

Nous avons été sevrés trop longtemps de la jouissance de nous-mêmes pour penser à souper avant d'avoir abondamment sacrifié à l'amour. Nous passâmes deux heures, dans la plus douce ivresse, nos plaisirs nous semblant plus vifs que la première fois. Malgré mes feux, malgré l'ardeur de ma maîtresse, je fus assez maître de moi-même pour la tromper au moment du danger; car j'avais trop présent à l'esprit le tableau que notre ami m'avait fait. M. M., gaie et folâtre, me trouvant nouveau en barcarol, anima nos plaisirs par les saillies les plus amoureuses; mais il était inutile qu'elle cherchât à ajouter à mon ardeur, car je l'aimais plus que moi-même.

Les nuits étaient courtes : car elle devait retourner au couvent à six heures (1), et il sonnait quatre heures quand nous nous mîmes à table. Pour comble de malheurs, un orage survint pendant que nous soupions. Nos cheveux se dressèrent sur nos têtes! Nous n'eûmes d'espérance que dans la nature de ces orages qui durent rarement plus d'une heure. Nous espérions aussi qu'il ne laisserait pas après lui un vent trop fort, ce qui arrive quelquefois; car, quoique je fusse déterminé et vigoureux, j'étais loin

(1) Environ trois heures du matin.

pourtant d'avoir l'adresse et l'habitude d'un barcarol de métier.

En moins d'une demi-heure l'orage éclate, les éclairs se succèdent avec rapidité, le tonnerre gronde et le vent est d'une violence extrême. Cependant, après une grosse pluie et en moins d'une heure, le ciel s'éclaircit, mais point de l'une : nous étions au lendemain de l'Ascension. Cinq heures sonnent; je mets la tête à la fenêtre, mais je sens un vent très-fort et qui m'était contraire.

Ma tiranno del mar Libecchio resta.

Ce *libecchio*, que l'Arioste appelle avec raison le tyran de la mer, est le vent du sud-ouest qu'à Venise on a coutume d'appeler *garbin*. Je ne le disais pas, mais il m'effrayait. Je dis à mon amie qu'il était indispensable que nous fissions le sacrifice d'une heure de plaisir, que la prudence l'exigeait. — Partons à l'instant, car, si le vent venait à augmenter, il me serait impossible de doubler la pointe de l'île. Elle sentit la nécessité de se rendre à mon conseil, et, prenant la clef de son coffre-fort, où elle avait besoin de prendre de l'argent, elle fut enchantée de trouver son trésor quadruplé. Elle me remercia de ne lui en avoir rien dit, m'assura qu'elle ne voulait que mon cœur, et, m'ayant suivi, elle entra dans mon bateau et s'y coucha tout de son long pour ne point gêner le mouvement. Je me mis en poupe, plein de courage et de peur, et en cinq minutes j'eus le bonheur de doubler la pointe. Mais c'était là que le tyran m'attendait! je ne fus pas longtemps à sentir que la force continuée du vent ne tarderait pas à épuiser la mienne. Je ramais avec toute la vigueur possible, mais tout ce que j'obtenais était d'empêcher ma petite embarcation de reculer. Il y avait une demi-heure que j'étais dans cet état de détresse, et je me sentais défaillir sans oser dire mot. J'étais hors d'haleine, mais comment penser à me reposer, le moindre moment de relâche m'aurait poussé bien loin en arrière, et c'eût été un malheur irréparable. MM. se tenait immobile dans un profond silence, car elle

sentait que je devais être incapable de lui répondre. Je commençais à nous voir perdus.

J'aperçois de loin une barque qui venait rapidement vers nous. Quel bonheur ! J'attends qu'elle me dépasse, car sans cela je n'aurais pu faire entendre ma voix ; mais dès que je la vois à ma gauche à deux toises de distance, je crie d'une voix forte : *Au secours pour deux sequins !*

On baisse la voile, on vient à moi à quatre rames, on m'accroche, et je ne demande qu'un homme qui me mène à la pointe opposée de l'île. On me demande un sequin d'avance ; je le donne et je promets de payer l'autre à l'homme qui monterait en poupe pour m'aider à gagner la pointe. En moins de dix minutes je me vis devant la petite rive du couvent ; mais le secret m'était trop cher pour le risquer. Dès que nous fûmes à la pointe, je paye mon sauveur et je le renvoie. De là, le vent m'étant favorable, je rebrousse chemin et j'arrive facilement à la petite porte, où M. M. descend en me disant : — Va dormir au casino. Je trouvai son conseil très-sage et je le suivis : J'avais le vent en poupe, j'arrivai sans fatigue, et je dormis jusqu'au haut du jour. Dès que je fus levé, j'écrivis à ma chère amante que je me portais bien et que nous nous reverrions à la grille. Ayant ensuite ramené mon bateau à Saint-François, je me masquai et j'allai au Liston.

Le lendemain, M. M. vint seule à la grille, et nous fîmes toutes les réflexions que l'événement de la veille pouvait faire naître ; mais, au lieu de prendre la détermination que la prudence devait nous suggérer, c'est-à-dire celle de ne plus nous exposer au danger, nous crûmes faire un grand effort de raison en nous promettant, en cas que nous fussions de nouveau menacés par l'orage, de nous quitter à l'instant même que nous le verrions naître. Nous dûmes cependant convenir que si l'Amour ou le hasard ne nous eût amené la barque protectrice, nous aurions dû retourner au casino, car M. M. ne pouvait point retourner au couvent, et comment y serait-elle rentrée après ? J'aurais dû quitter Venise avec elle, et cela pour n'y plus revenir.

Alors ma vie se serait trouvée irrévocablement liée à la sienne, et, sans doute, les combinaisons qui, à l'âge de soixante et douze ans, me font écrire ces mémoires à Dux n'auraient jamais eu lieu.

Nous poursuivîmes, pendant trois mois, à nous voir de la même manière une fois par semaine, toujours amoureux et jamais troublés par le moindre accident.

M. M. ne pouvait s'empêcher de rendre compte à l'ambassadeur de tout ce qui nous arrivait : j'avais également promis de lui écrire et d'être rigoureusement vrai dans mes rapports. Il nous répondit en nous félicitant sur notre bonheur, mais il nous présageait des malheurs inévitables si nous n'avions pas la prudence de cesser.

M. Murray, ministre résident d'Angleterre, bel homme, plein d'esprit, savant et grand amateur du beau sexe, de Bacchus et de la bonne chère, entretenait la célèbre Ancilla, laquelle m'ayant trouvé à Padoue, me fit faire sa connaissance. Ce brave homme devint bientôt mon ami, à peu près dans le même goût que M. de Bernis, avec la seule différence que le Français aimait à être le spectateur et que l'Anglais, au contraire, aimait à donner le spectacle. Je n'étais jamais de trop dans ses ébats amoureux, où il était brave, et la voluptueuse Ancilla était enchantée de m'avoir pour témoin. Je ne leur ai jamais donné le plaisir de me mêler à leur lutte. J'aimais M. M.; mais je dois avouer que ma fidélité pour cette belle personne ne tenait pas entièrement à l'amour que je nourrissais pour elle. Ancilla, quoique belle, m'inspirait de la répugnance, car elle était toujours enrouée et elle se plaignait continuellement d'une douleur aiguë au gosier; et, quoique son amant se portât bien, je craignais, et non sans raison, car la maladie qui termina les jours de François I^{er}, roi de France, la conduisit au tombeau pendant l'automne suivant. Un quart d'heure avant qu'elle rendit l'âme, son intrépide Breton, cédant aux lubriques instances de cette nouvelle Messaline, lui fit le dernier sacrifice en ma présence, malgré une large plaie au visage qui la rendait hideuse. Cet acte de cynisme vraiment héroïque fut connu de

toute la ville, et ce fut Murray qui le publia lui-même, me citant comme témoin du fait.

Cette fameuse courtisane, dont la beauté avait été justement célèbre, se sentant rongée par un mal intérieur, promit cent louis à un médecin nommé Lucchesi, qui, à force de mercure, s'engagea à la guérir; mais Ancilla spécifia sur le billet qu'elle lui fit qu'elle ne lui payerait cette somme qu'après que ledit Lucchesi aurait fait avec elle un sacrifice amoureux. Le docteur, ayant fait son ministère aussi bien que possible, voulut être payé sans se soumettre à la conclusion du traité, mais Ancilla tint bon, et l'affaire fut portée devant le magistrat. En Angleterre, où toute convention est exécutoire, Ancilla aurait gagné son procès, mais à Venise elle le perdit. Le juge, dans sa sentence, déclara qu'une condition criminelle non tenue ne préjudiciait point à la validité du contrat. Sentence remplie de sagesse, particulièrement dans le cas.

Deux mois avant que cette femme fût devenue révoltante, M. Memmo, mon ami, devenu plus tard procureur de Saint-Marc, me pria de le conduire chez elle. Dans le plus beau de la conversation, voilà une gondole qui arrive, et nous en voyons descendre le comte de Rosemberg, ambassadeur de Vienne. M. Memmo, épouvanté (car un noble vénitien ne doit se trouver nulle part avec un ministre étranger, sans que, par cela seul, il devienne coupable de trahison envers l'État), sort en toute hâte de la chambre d'Ancilla, et je le suis; mais à l'escalier il rencontre l'ambassadeur, qui, voyant son embarras, part d'un éclat de rire et continue son chemin. Je monte à l'instant dans la gondole de M. Memmo, et nous allons tout de suite chez M. Cavalli, secrétaire des inquisiteurs d'État. M. Memmo n'avait pas de meilleur parti à prendre, pour éviter les suites fâcheuses que cette fatale rencontre aurait pu avoir; et il était bien aise que je fusse avec lui pour rendre témoignage de la simplicité de l'événement et mettre ainsi son innocence à couvert.

M. Cavalli reçut M. Memmo en souriant, et lui dit qu'il avait très-bien fait d'aller se confesser sans perdre de

temps. M. Memmo, fort étonné de cet accueil, lui narra la courte histoire de sa rencontre; et le secrétaire lui répondit de l'air le plus sérieux qu'il ne doutait pas de la vérité de son récit, puisque les circonstances se rapportaient parfaitement à ce qui lui en était connu.

Nous sortîmes fort intrigués de la réponse de M. le secrétaire, et nous raisonnâmes beaucoup à ce sujet; mais le résultat de nos réflexions fut que M. Cavalli n'avait positivement rien pu savoir avant notre entrée chez lui, et qu'il ne nous avait parlé ainsi que par cette habitude qu'ont les inquisiteurs de vouloir faire accroire que rien ne leur demeure un instant caché.

Après la mort d'Ancilla, M. Murray resta sans maîtresse en titre; mais, voltigeant comme un papillon, il avait alternativement les plus jolies filles de Venise. Cet aimable épicurien partit deux ans après pour Constantinople, et il a été, pendant vingt ans, ministre du cabinet de Saint-James à la Sublime-Porte. Il retourna à Venise en 1778 dans l'intention d'y finir ses jours loin des affaires; mais il mourut au lazaret huit jours avant d'avoir achevé la quarantaine de rigueur.

La fortune continuait à me favoriser au jeu; mes entrevues avec M. M. ne pouvaient être découvertes, puis que j'étais devenu notre propre nocher et que les religieuses qui étaient dans le secret étaient trop intéressées à le garder; je menais donc une vie joyeuse, mais je prévoyais qu'aussitôt que M. de Bernis se déciderait à faire savoir à M. M. qu'il ne retournerait plus à Venise, il rappellerait les gens qu'il avait laissés à ses gages, et qu'alors nous n'aurions plus de casino. Je savais en outre que, quand la mauvaise saison serait arrivée, il me serait impossible de continuer seul nos courses dans un frêle bateau.

Le premier lundi d'octobre, jour de l'ouverture des théâtres et de la prise du masque, j'allai à Saint-François prendre mon bateau, avec lequel j'allai à Muran prendre mon amante, et ensuite je voguai vers le casino. Les nuits étant assez longues pour pouvoir donner assez de temps

au plaisir, nous commencâmes par faire un excellent souper; ensuite nous allâmes nous livrer à Cupidon et à Morphée. Tout à coup, au milieu d'une douce extase, un bruit que j'entends du côté du canal éveille mes soupçons; je vole à la fenêtre. Quelle fut ma surprise et ma rage en apercevant un gros bateau qui traînait le mien à la remorque! Cependant, maître de mon premier mouvement, je crie aux voleurs que, s'ils veulent me faire le plaisir de me rendre mon batelet, je leur donnerai dix sequins.

Ils ne me répondent que par des éclats de rire, et ne me croyant pas, ils continuent à fuir. Que pouvais-je faire? crier au voleur? Que le ciel m'en préservât! courir après les ravisseurs! je n'avais pas la faculté de marcher à pied sec sur les eaux. J'étais désolé, et M. M. pour le coup me montra de la frayeur, car elle ne prévoyait pas comment je pourrais remédier à ce malheur.

Je m'habille à la hâte, ne pensant plus à l'amour et ne me consolant que par l'idée que j'avais encore deux heures devant moi pour me procurer un bateau, eût-il dû me coûter cent sequins. Je n'aurais pas été embarrassé si j'avais pu prendre une gondole; mais les barcarols n'auraient pas manqué de publier, dès le lendemain, dans tout Muran qu'ils avaient reconduit une religieuse à tel couvent, et tout aurait été perdu.

Il ne me restait donc que le moyen de me procurer un bateau à prix d'argent ou en imitant les gredins qui m'avaient ravi le mien. Je mets mes pistolets et mon poignard dans mes poches; je prends de l'or, et, muni d'une rame et d'une fourche, me voilà en campagne.

Les voleurs avaient limé la chaîne de mon bateau avec une lime sourde: ce moyen me manquait, et je ne pouvais compter que sur la bonne fortune d'en trouver un amarré simplement avec des cordes.

J'arrive au grand pont, je vois des bateaux en quantité, mais il y avait du monde sur le quai; je ne pouvais pas m'exposer à la tentative d'en enlever un. Je courais comme un forcené, quand, au bout du quai, j'aperçois un cabaret ouvert. J'entre et je demande s'il y a des bate-

liers : le garçon me répond qu'il y en avait deux, mais qu'ils étaient ivres. Je m'approche d'eux et je leur dis :

— Qui veut gagner quatre livres pour me mener à Venise?

— Moi, moi!

Et les voilà à se disputer pour la préférence. Je les apaise en donnant quatre sous au plus ivre, et je sors avec l'autre.

Dès que nous fûmes en chemin :

— Tu es trop ivre pour me mener, lui dis-je; prête-moi ton bateau, je te le rendrai demain.

— Je ne te connais pas.

— Je vais te laisser dix sequins; mais ton bateau ne vaut pas cela, qui me répondra de toi?

— Venez, monsieur.

Il me reconduit au cabaret, et le garçon se rend caution pour lui. Fort satisfait, je mène mon homme au bateau; il le munit de deux fourches et d'une seconde rame et me laisse, fort content de m'avoir trompé, et moi, d'avoir voulu l'être. J'avais mis une heure à réparer le mal, et je rentrais dans le casino, où ma chère M. M. était dans les angoisses. Dès qu'elle me vit le visage rayonnant, toute sa gaieté reparut sur le sien. Je la conduisis au couvent, ensuite j'allai à Saint-François, où l'homme qui me louait la cabane eut l'air de me croire fou quand je lui dis que j'avais tronqué mon bateau contre celui que je ramenaiss. M'étant masqué, je me hâtai de me rendre chez moi et de me mettre au lit, car cette tracasserie m'avait excédé.

Vers ce même temps la fatalité me fit faire connaissance avec le patricien Marc-Antoine Zorzi, homme d'esprit et célèbre dans l'art d'écrire des couplets en langue vénitienne. Ambitionnant l'honneur de sacrifier à Thalie, Zorzi, qui aimait passionnément le théâtre, fit une comédie que le public prit la liberté de siffler; mais s'étant mis en tête que sa pièce n'était tombée que par l'effet des cabales de l'abbé Chiari, poète du théâtre Saint-Ange, il se déclara persécuteur et contempteur de toutes les pièces de cet abbé.

Il me fut facile de devenir membre de la société de M. Zorzi, car il avait un excellent cuisinier et une femme charmante. Il savait que je n'aimais pas Chiari en qualité d'auteur, et M. Zorzi payait des gens qui, sans miséricorde, comme sans rime ni raison, sifflaient toutes les pièces de l'abbé comique. Mon amusement consistait à les critiquer en vers *marteliers*, sorte de mauvais vers qui étaient alors fort en vogue ; et Zorzi avait grand soin de distribuer la copie de mes critiques. Ce mauvais manège me fit un ennemi puissant dans M. Condulmer, qui m'en voulait en outre parce que j'avais tout l'air de posséder les bonnes grâces de M^{me} Zorzi, à laquelle, avant mon apparition, il faisait une cour assidue. Ce M. Condulmer au reste était excusable de m'en vouloir ; car, étant le maître d'une bonne partie du théâtre de Saint-Ange, la chute des pièces de l'abbé-poète lui faisait du tort ; car on ne pouvait louer les loges qu'à très-bas prix, et l'intérêt est presque pour tout le monde une clause *sine qua non*.

Ce cher M. Condulmer avait soixante ans, mais, vert encore, il aimait les femmes, le jeu et l'argent ; il était même usurier, mais il avait le secret de passer pour un petit saint, car il avait soin de se faire voir tous les matins à la messe de Saint-Marc et ne manquait jamais de pleurer devant le crucifix. On le fit conseiller l'année suivante, et, en cette qualité, il fut pendant huit mois inquisiteur d'État. Dans cette place éminente et diabolique, il ne lui fut pas difficile d'insinuer à ses deux collègues qu'il fallait me mettre sous les Plombs en qualité de perturbateur du repos public.

Lecteur, attendez encore neuf mois, et vous verrez.

Au commencement de l'hiver, on apprit l'étonnante nouvelle du traité d'alliance conclu entre les maisons de France et d'Autriche ; traité qui changeait totalement le système politique de l'Europe, et auquel les puissances européennes ne pouvaient ajouter foi, tant la chose avait paru impossible. L'Italie entière dut se réjouir de cette alliance, car elle mettait ce beau pays à l'abri de devenir le théâtre de la guerre au moindre différend qui pouvait survenir entre

ces deux puissances. Ce qui démontait les têtes les plus pensantes était que ce merveilleux traité eût été conçu et conclu par un jeune ministre, qui jusqu'alors n'avait encore figuré que comme bel esprit. Il avait été ourdi dans le secret, en 1750, entre M^{me} de Pompadour, le comte de Kaunitz, qui fut fait prince, et M. l'abbé de Bernis, qui ne fut connu que l'année suivante, lorsque le roi le nomma ambassadeur à Venise. Il y avait deux cent quarante ans que la maison de Bourbon et celle de Habsbourg étaient ennemies, quand ce fameux traité parut ; mais il ne fut pas de longue durée, car il ne dura que quarante ans, et il n'est pas probable que jamais traité dure plus longtemps entre deux cours si essentiellement différentes.

L'abbé de Bernis fut ministre des affaires étrangères, quelque temps après la conclusion du traité ; trois ans après il rétablit le parlement ; ensuite il fut fait cardinal, puis disgracié, ensuite placé à Rome, où il mourut. *Mors ultima linea rerum est* (1).

Ce que j'avais facilement prévu arriva, car neuf mois après son départ de Venise il annonça à M. M. son rappel, mais de la manière la plus délicate. Malgré cela, M. M. y fut si sensible qu'elle aurait bien pu succomber à ce rude coup, si, longtemps à l'avance, je ne l'y avais préparée avec tous les ménagements possibles. M. de Bernis m'adressa toutes les instructions. Il voulut que tout ce qui était dans le casino fût vendu et que le produit en fût remis à M. M. en toute propriété, à l'exception des livres et estampes, que le concierge fut chargé de lui rapporter à Paris. C'était un fort joli bréviaire pour un cardinal, mais plutôt à Dieu qu'ils n'en eussent pas de plus dangereux pour la société.

Tandis que M. M. se livrait à la douleur, j'exécutais les ordres de M. de Bernis, et, à la moitié de janvier 1755, nous n'eûmes plus de casino. Elle garda près d'elle deux mille sequins et ses bijoux, se réservant de les vendre plus tard pour s'en faire une rente viagère, et elle me laissa la caisse du jeu, devant continuer à jouer de moitié. J'avais

(1) La mort est la dernière ligne du livre de la vie.

alors trois mille sequins, et nous ne pouvions plus nous voir qu'à la grille. Bientôt, consumée de chagrin, elle tomba dangereusement malade, et je la vis le 2 février portant sur ses traits les symptômes d'une mort prochaine. Elle me remit son écrin avec tous ses diamants et tout son argent, à l'exception d'une petite somme, tous les livres scandaleux qu'elle avait et toutes ses lettres, en me disant que si elle ne mourrait pas je lui rendrais le tout, mais que tout m'appartiendrait si, comme elle le croyait, elle succombait à la maladie qu'elle allait faire. Elle me dit encore que C. C. m'informerait de son état, et me pria d'avoir pitié d'elle et de lui écrire, ne pouvant attendre quelque consolation que de mes lettres, qu'elle espérait avoir la force de lire jusqu'à son dernier soupir.

Je fondais en larmes, car je l'aimais avec idolâtrie, et je lui promis d'habiter Muran jusqu'à ce qu'elle eût recouvré sa santé.

Ayant tout fait placer dans une gondole, je me rendis au palais Bragadin pour mettre tout en sûreté : ensuite je retournai à Muran pour engager Laure à me trouver une chambre meublée où je pusse demeurer en liberté. — Je connais, me dit-elle, un joli logement avec une cuisine ; vous y serez parfaitement tranquille et à bon marché, et, si vous voulez payer le loyer d'avance, vous n'aurez même pas besoin de dire qui vous êtes. Le vieillard à qui le logement appartient demeure au rez-de-chaussée, il vous donnera toutes les clefs, et vous pourrez ne voir personne si vous le désirez. Elle me donna l'adresse, je m'y rendis sur-le-champ, et, ayant trouvé le tout à ma convenance, je payai un mois d'avance, et l'affaire fut faite. C'était une maisonnette au bout d'une rue morte qui aboutissait au canal. Je retournai chez Laure pour lui dire que j'avais besoin d'une servante qui allât me chercher mes repas et qui pût faire ma chambre : elle me la promit pour le lendemain.

Ayant tout arrangé pour mon nouveau séjour, je revins à Venise et je fis ma malle comme si j'avais été disposé à faire un long voyage. Après souper, je pris congé de

M. Bragadin et de ses deux amis, en leur disant que, pour une affaire importante, j'allais m'absenter pour quelques semaines.

Le lendemain m'étant rendu à mon nouveau domicile, je fus fort surpris d'y trouver Tonine, fille de Laure, jolie, n'ayant que quinze ans, et qui me dit en rougissant, mais avec une sorte d'esprit que je ne lui soupçonnais pas, qu'elle aurait le courage de me servir avec autant de zèle que sa mère même pourrait en avoir.

Je me sentais trop affligé pour savoir gré à Laure de ce joli cadeau, et je décidai même que la chose n'irait pas comme elle avait dû le penser, sa fille ne pouvant rester à mon service. On verra quelle est d'ordinaire la force de ces résolutions. En attendant je traitai cette jeune fille avec douceur.

— Je suis sûr, lui dis-je, de ta bonne volonté, mais il faut que je parle à ta mère. J'ai besoin d'être seul, ajoutai-je; car je dois écrire toute la journée, et je ne prendrai rien que ce soir. Tu auras soin de me prendre ce qu'il faut pour mon souper. Elle me remit alors une lettre, en me demandant pardon de ne pas me l'avoir remise plus tôt. — Il ne faut jamais oublier, lui dis-je, de faire vos commissions; car si vous aviez tardé plus longtemps à me remettre cette lettre, il aurait pu m'arriver un grand malheur. Elle rougit, me demanda pardon et sortit. La lettre était de C. C. Elle me disait que son amie était au lit et que le médecin lui avait trouvé de la fièvre. Je passai le reste de la journée à mettre tout en ordre dans ma chambre et à écrire à C. C. et à sa souffrante amie.

Vers le soir, Tonine vint m'apporter des flambeaux et me dire que mon souper était prêt. — Sers-moi, lui dis-je. Voyant qu'elle n'avait mis qu'un couvert, ce dont je fus bien aise pour sa modestie, je lui dis d'en mettre un autre, voulant qu'elle me tint toujours compagnie. Je ne me rendais pas compte du mouvement qui me faisait agir; je ne voulais que me montrer bon, et j'agissais de bonne foi. Nous verrons, lecteur, si ce n'était pas là une des ruses qu'emploie le démon pour aller à ses fins.

N'ayant point d'appétit, je mangeai peu; mais je trouvai tout bon, excepté le vin; mais Tonine me promit d'en procurer de meilleur pour le lendemain; ensuite elle alla se coucher dans l'antichambre.

Après avoir cacheté mes lettres, voulant m'assurer si la porte d'entrée était fermée, je sortis et je vis Tonine couchée, dormant paisiblement ou faisant semblant de dormir. J'aurais pu soupçonner son idée; mais je ne m'étais jamais trouvé dans une situation pareille, et je jugeai de la grandeur de mon affliction par l'indifférence avec laquelle je regardai cette fille: elle était belle, et pourtant je sentis que nous ne courions aucun risque ni elle ni moi.

Le lendemain, éveillé de très-bonne heure, je l'appelai, et elle entra tout habillée, et très-décemment. Je lui remis la lettre pour C. C., dans laquelle se trouvait celle de M. M., en lui disant de la porter à sa mère et de revenir de suite pour faire mon café. — Je dînerai à midi, Tonine; aie soin d'aller me chercher ce qu'il me faut de bonne heure.

— Monsieur, c'est moi qui ai préparé votre souper d'hier, et si vous le voulez, je pourrai préparer tous vos repas.

— Je suis très-satisfait de ton talent; continue, et voilà un sequin pour les dépenses

— Il m'est resté seize livres de celui que vous me donâtes hier, et cela peut suffire.

— Non, je te les donne, et j'en ferai autant chaque jour.

Sa joie fut si grande, que je ne pus l'empêcher de couvrir ma main de baisers. Je me gardai bien de la retirer et de l'embrasser, car je sentais que je n'aurais pu m'empêcher de rire, et cela aurait déshonoré ma douleur.

Cette seconde journée se passa comme la précédente. Tonine était charmée que je n'eusse plus dit que je voulais parler à sa mère; elle en tirait la preuve que ses services m'étaient agréables. Me sentant faible et craignant de me réveiller trop tard le lendemain pour envoyer ma lettre

au couvent, mais ne voulant pourtant pas éveiller Tonine si elle dormait, je l'appelai doucement. S'étant levée aussitôt, elle entra n'ayant qu'une petite jupe. Je lui donnai ma lettre, faisant en sorte de ne rien voir, et je lui ordonnai de la porter à sa mère le matin avant d'entrer dans ma chambre. Elle sortit en me disant que je serais obéi; mais dès qu'elle fut sortie, je ne pus m'empêcher de me dire qu'elle était fort jolie, et je me sentis triste et confus en reconnaissant combien il serait facile à cette jeune fille de me consoler. Ma douleur m'était chère, et je pris la résolution d'éloigner de moi un objet qui pouvait m'en guérir. « Demain, me dis-je, je parlerai à Laure pour qu'elle me trouve dans la journée un objet moins séduisant. » Mais la nuit porte conseil, et le lendemain je m'armai du sophisme en me disant que cette jeune fille était innocente de ma faiblesse, et que je ne devais pas l'en punir en lui causant le plus sensible déplaisir. Nous verrons, cher lecteur, où tout cela aboutira.

CHAPITRE XXVIII.

Suite du précédent. — M. M. se rétablit. — Je retourne à Venise. — Tonine me console. — Affaiblissement de mon amour pour M. M. — Le docteur Righellini. — Singulier entretien que j'eus avec lui. — Suite de cet entretien relatif à M. M. — M. Murray désabusé et vengé.

Tonine avait ce qu'on appelle du tact et du jugement, et jugeant que mon état exigeait des ménagements, elle se comporta avec beaucoup de délicatesse, ne se coucha plus qu'après avoir reçu mes lettres et s'être assurée que j'en avais plus besoin d'elle, n'entra plus chez moi que déceimment vêtue, et je lui en sus gré. Pendant quinze jours de suite M. M. se trouva si mal, que je m'attendais à chaque instant à recevoir la nouvelle de sa mort. Le jour du mardi gras, C. C. m'écrivit que son amie n'avait pas eu la force de lire ma lettre et qu'elle allait recevoir l'extrême-onction.

Cette nouvelle me consterna au point qu'il me fut impossible de me lever. Je passai la journée à pleurer et à écrire, et Tonine ne me quitta qu'à minuit. Il me fut impossible de fermer l'œil. Le matin des Cendres, je reçus une lettre dans laquelle C. C. me disait que le médecin désespérait de son amie et qu'il ne lui donnait qu'une quinzaine de jours à vivre. Une fièvre lente la consumait; elle était d'une extrême faiblesse, pouvant à peine avaler un peu de bouillon et ayant le malheur d'être harcelée par son confesseur, qui lui faisait éprouver à l'avance toutes les terreurs de la mort. Je ne pouvais soulager ma douleur qu'en écrivant, et Tonine prenait de temps en temps la liberté de me faire observer que je nourrissais ma douleur et que je serai cause de ma mort. Je sentais moi-même que j'aigrissais ma douleur, et que le lit, le défaut de nourriture et la plume finiraient par me rendre fou. J'avais communiqué mon affection à cette pauvre fille, qui ne savait plus que me dire, et dont l'emploi principal était de m'essuyer les larmes. Elle me faisait pitié.

Quelques jours plus tard, après avoir assuré C. C. que si notre amie mourait je ne lui survivrais pas, je la priai de lui dire que, pour que je prisse soin de ma vie, il fallait qu'elle me fit promettre de se laisser enlever si j'avais le bonheur qu'elle se rétablît.

— J'ai, lui disais-je, quatre mille sequins et ses diamants qui en valent six mille; cela fera un capital suffisant pour nous assurer une existence honnête par toute l'Europe.

C. C. m'écrivit le lendemain et me dit que mon amante, après avoir entendu la lecture de ma lettre, était tombée dans une espèce de délire convulsif, qu'elle avait eu le transport au cerveau, et que pendant trois heures entières elle n'avait cessé de tenir un *vaniloque* en français qui aurait fait fuir toutes les religieuses présentes si elles l'avaient compris. J'en fus au désespoir, et peu s'en fallût sans doute que je n'extravagasse comme ma pauvre nonne. Son délire dura trois jours, et, dès qu'elle commença à recouvrer l'usage de ses sens, elle chargea sa

jeune amie de m'écrire qu'elle était sûre de guérir si je lui promettais de lui tenir la promesse de l'enlever dès que sa santé lui permettrait de supporter les fatigues d'un long voyage. Je ne manquai pas de lui répondre qu'elle devait d'autant plus y compter, que ma vie tenait à l'exécution de ce projet.

Ainsi trompés tous deux de bonne foi, nous guérîmes, car chaque lettre de C. C. qui m'annonçait les progrès de la convalescence de M. M. me mettait du baume dans le sang. A mesure aussi que mon esprit reprenait son calme, mon appétit reprenait son cours ; et ma santé s'améliorant chaque jour, bientôt, à mon insu, je pris plaisir aux naïvetés de Tonine, qui s'était mise sur le pied de n'aller se coucher que quand elle me voyait endormi.

Vers la fin du mois de mars, M. M. m'écrivit elle-même qu'elle se croyait hors de danger et que, moyennant un bon régime, elle espérait pouvoir sortir de sa chambre après Pâques. Je lui répondis que je ne quitterais Muran qu'après que j'aurais eu le bonheur de la voir à la grille, où, sans nous presser, nous nous concerterions pour l'exécution de notre projet.

Il y avait sept semaines que M. de Bragadin ne m'avait vu ; il devait être inquiet sur mon compte, et je résolus d'aller le voir ce même jour. Après avoir dit à Tonine que je ne rentrerais pas avant dix heures du soir, je partis pour Venise, sans manteau, car m'étant rendu à Muran en masque j'avais oublié d'en prendre un. J'avais passé quarante-huit jours sans sortir de ma chambre, je les avais passés en grande partie dans les larmes et le chagrin, et j'en avais passé plusieurs sans dormir, sans prendre aucune nourriture. Je venais de faire une expérience qui flattait beaucoup mon amour-propre ; car j'avais été servi par une fille jeune, et qui dans tous les pays de l'Europe passerait à juste titre pour une beauté ; elle était douce comme un agneau, prévenante et délicate, et, sans courir le risque d'être taxé de fatuité, je pouvais me flatter, sinon qu'elle fût amoureuse de moi, au moins de la trouver en tout disposée à me plaire : malgré cela, j'avais su résister à la

puissance de ses jeunes attraits, et j'en étais venu à peu près à ne plus craindre leur ascendant. L'habitude de la voir avait dissipé les sensations de l'amour, et l'amitié et la reconnaissance semblaient avoir pris le dessus sur tout autre sentiment; car j'étais forcé de reconnaître que cette charmante fille m'avait prodigué les soins les plus délicats et les plus assidus. Elle avait passé les nuits entières sur un fauteuil près de mon lit, me soignant comme si elle avait été ma mère, et ne m'avait pas donné un seul motif de plainte.

Jamais je ne lui avais donné un baiser, jamais je ne m'étais permis de me déshabiller en sa présence, et elle n'était jamais entrée dans ma chambre, la première fois exceptée, sans être décemment vêtue. Malgré cela, je savais que j'avais combattu, et je me sentais glorieux d'avoir remporté la victoire. Une seule chose me déplaisait dans tout cela, c'est que j'étais à peu près certain que ni M. M. ni C. C. ne voudraient jamais croire la chose possible, si elles parvenaient à le savoir, et que Laure elle-même, à qui sa fille avait dû tout confier, n'y aurait ajouté aucune foi, lors même que par bon procédé elle aurait fait semblant de le croire.

J'arrivai chez M. de Bragadin au moment où l'on servait la soupe. Il me reçut en poussant des cris de joie, et riant d'avoir prévu que je les surprendrais ainsi. Outre mes deux autres vieux amis, il y avait à table de la Haye, Bavois et le médecin Righellini. — Comment! sans manteau? me dit M. Dandolo.

— Oui, lui dis-je: car, étant parti en masque, je n'eus pas la précaution d'en prendre un en partant. On rit, et, sans me déconcerter, je m'assis. Personne ne me demanda où j'étais resté si longtemps; car il était entendu que cela devait venir de moi. Cependant de la Haye, crevant de curiosité dans sa peau, ne put s'empêcher de me lancer quelques brocards. — Vous êtes, me dit-il, devenu si maigre, que le monde malin portera sur vous un jugement sinistre.

— On ne dira pas, j'espère, que j'ai passé mon temps chez les jésuites?

— Vous êtes caustique. On pourra peut-être dire que vous avez passé tout ce temps dans une serre chaude sous la puissance de Mercure.

— Rassurez-vous, monsieur ; car pour éviter ce jugement téméraire, je repartirai dès ce soir.

— Oh ! je suis bien certain que non.

— Croyez, monsieur, lui dis-je d'un air railleur, que je fais trop grand cas de votre jugement pour ne pas me régler en conséquence.

Voyant que je parlais sérieusement, mes amis lui en voulurent et l'aristarque demeura un peu confus.

Righellini qui était ami intime de Murray, me dit avec amitié qu'il lui tardait de lui annoncer que j'étais ressuscité, et que tout ce qu'on avait débité sur mon compte était faux. — Nous irons, lui dis-je, souper chez lui, et je repartirai après souper. Voyant M. de Bragadin inquiet ainsi que ses deux amis, je leur promis de revenir dîner avec eux le 25 avril, jour de la fête de Saint-Marc.

Aussitôt que M. Murray me vit, il me sauta au cou et m'embrassa comme un bon Allemand. Il me présenta à sa femme, qui m'engagea à souper d'une manière très-polie. Murray, après m'avoir conté une foule d'histoires qu'on avait forgées sur ma disparition, me demanda si je connaissais un petit roman de l'abbé Chiari qui avait paru à la fin du carnaval. Lui ayant dit que non, il m'en fit présent, en m'assurant qu'il me ferait plaisir. Il avait raison C'était une satire qui déchirait la coterie de M. Zorzi, dans laquelle le pauvre abbé m'avait départi un pauvre rôle. Je ne le lus que quelque temps après ; en attendant je le mis dans ma poche. Après le souper, qui fut fort agréable, j'allai prendre une gondole au trajet et je retournai à Muran.

Il était minuit et il faisait très-obscur, de sorte que je ne m'aperçus pas que la gondole était mal couverte et en fort mauvais état. Il bruinaut quand je m'embarquai ; et la pluie étant devenue assez forte, je fus bientôt transpercé. Le malheur n'était pas grand, car j'étais près de ma petite demeure. Je monte à tâtons, je frappe à la porte de l'an-

tichambre, où Tonine, qui ne m'attendait plus, s'était déjà couchée.

Réveillée en sursaut, elle vint m'ouvrir en chemise et sans lumière. Comme j'en avais besoin, je lui dis de chercher le briquet; ce qu'elle fit de suite, me prévenant d'une voix modeste et douce qu'elle n'était pas habillée. Pourvu que tu sois couverte, lui dis-je, cela ne fait rien. Elle ne répliqua pas et eut bientôt allumé une bougie; mais en me voyant tout mouillé elle ne put s'empêcher de rire.

— Je n'ai besoin de toi, ma chère enfant, que pour m'essuyer les cheveux, lui dis-je. Vite elle se hâte d'aller prendre la poudre, et, la houppes à la main, elle commence son ministère; mais sa chemise était courte et très-large par en haut. Je me repentis un peu tard de ne lui avoir pas donné le temps de s'habiller. Je sentis que j'étais perdu, et d'autant plus qu'ayant les deux mains occupées, elle ne pouvait tenir sa chemise et cacher à mes regards deux globes naissants plus séduisants que les pommes des Hespérides. Comment faire pour ne pas voir? Fermer les yeux? Fi donc! Je cède à la nature et je repais mes regards avec tant d'avidité, que la pauvre Tonine en rougit. — Tiens, lui dis-je, prends la gorge de ta chemise entre tes dents: je ne verrai plus rien. Mais c'était pis qu'auparavant et je n'avais fait que jeter de l'huile sur le feu; car, le voile étant fort court, je voyais la base de deux colonnes renversées et presque la frise: je jetai un cri involontaire de surprise et de volupté. Tonine, ne sachant comment faire pour dérober tout à mes regards, se laissa tomber sur le sofa; et moi, brûlant, je restais devant elle, ne pouvant me résoudre à rien. — Eh bien, me dit-elle, irai-je m'habiller pour achever de vous coiffer?

— Non, viens t'asseoir sur moi et bande-moi les yeux.

Obéissant, elle vient, mais l'étincelle était partie, et, n'en pouvant plus, je la serre entre mes bras, et, sans plus penser à jouer à colin-maillard, je la jette sur mon lit, je la couvre de baisers, et, après avoir lui avoir juré de l'ai-

mer toujours, elle ouvrit les bras de manière à me prouver qu'il y avait longtemps qu'elle désirait ce moment.

Je cueillis la rose, et comme toujours je la trouvai supérieure à toutes celles que j'avais cueillies depuis que je moissonnais dans les champs fertiles de l'amour.

Le matin à mon réveil, je me trouvai amoureux de Tonine comme il me paraissait ne l'avoir jamais été d'aucune femme. Elle s'était levée sans m'éveiller, et dès qu'elle m'entendit elle vint : je lui reprochai tendrement de n'avoir pas attendu que je lui donnasse le bonjour. Sans me répondre, elle me donna la lettre de M. M. Je la reçois en la remerciant, mais, mettant de côté la lettre, je la saisis et je la place près de moi. — Comment ! quel miracle ! s'écria Tonine ; quoi ! vous n'êtes pas pressé de lire cette lettre ? Homme inconstant ! pourquoi n'as-tu pas voulu que je te guérisse il y a six semaines ? Que je suis heureuse ! plume fortunée ! Je ne te fais aucun reproche, homme chéri ; mais aime-moi comme tu aimés celle qui t'écrit chaque jour, et je serai contente.

— Sais-tu qui elle est ?

— C'est une pensionnaire belle comme un ange ; mais elle est là dedans, et je suis ici : tu es mon maître, et tu le seras aussi longtemps que tu le voudras.

Charmé de pouvoir la laisser dans l'erreur, je lui jure que je l'aimerai toujours, mais pendant notre colloque s'étant laissée glisser en bas du lit, je la priai de se recoucher ; mais elle me dit qu'au contraire je devais me lever pour pouvoir bien dîner, car elle voulait me servir un repas délicat à la vénitienne.

— Qui l'a fait ? lui dis-je.

— Moi, et j'y ai mis tout mon talent depuis cinq heures que je suis levée.

— Quelle heure est-il donc ?

— Il est une heure passée.

Cette intéressante fille m'étonnait. Ce n'était plus ma timide Tonine de la veille : elle avait cet air triomphant que donne le bonheur et cette satisfaction que l'amour heureux répand sur les traits d'une jeune beauté. Je ne

comprenais pas comment j'avais pu ne pas rendre hommage à ses charmes la première fois que je l'avais vue chez sa mère. Mais alors j'aimais trop vivement C. C., j'étais trop affligé, et Tonine n'était pas encore formée. Je me levai, et me faisant servir une tasse de café, je la priai de suspendre le dîner d'une couple d'heures.

Je trouvai la lettre de M. M. tendre, mais moins intéressante que la veille. Je me mis à lui répondre, et je restai comme confondu en m'apercevant que, pour la première fois, cette besogne me semblait pénible. Cependant mon court voyage à Venise me fournit un verbiage de quatre pages.

Je fis un diner délicieux avec ma charmante Tonine. La regardant à la fois comme ma femme, comme ma maîtresse et comme ma ménagère, je jouissais de me voir heureux à si bon marché. Nous passâmes toute la journée à table, parlant de notre amour et nous en donnant des marques par mille petites prévenances, car il n'y a pas de matière plus abondante ni plus agréable quand les interlocuteurs sont juges et parties. Elle me dit avec une sincérité naïve et charmante que, sachant bien qu'elle ne pourrait me rendre amoureux d'elle parce que j'en aimais une autre, elle n'avait espéré me gagner que par une surprise, et qu'elle avait prévu ce moment lorsque je lui avais dit qu'il n'était pas nécessaire qu'elle s'habillât pour allumer une bougie. — Jusqu'à ce moment, ajouta-t-elle, j'ai dit à ma mère la pure vérité, mais elle ne m'a jamais crue; dorénavant je ne lui dirai plus rien.

Tonine avait de l'esprit naturel, mais elle ne savait ni lire ni écrire. Elle était ravie de se voir devenue riche, car elle se croyait telle, sans que personne à Muran pût dire la moindre des choses au préjudice de son honneur. Je passai avec cette charmante fille vingt-deux jours que je compte encore aujourd'hui au nombre des plus heureux de ma vie; et ce qui me rend la vieillesse horrible, c'est qu'avec un cœur ardent je n'ai plus la force nécessaire pour me procurer un seul jour aussi heureux que ceux que je dus à cette charmante personne.

Vers la fin d'avril, ayant vu M. M. à la grille, maigre, fort changée, mais hors de danger, je retournai à Venise. Dans cette entrevue, aidé par l'attachement et le tendre intérêt que je lui portais, je réussis à me comporter de façon qu'il lui fût impossible de s'apercevoir du changement qu'un nouvel amour avait opéré en moi. On croira facilement, j'espère, que je ne commis point l'imprudence de lui laisser soupçonner que j'avais abandonné le projet d'évasion, sur lequel elle comptait plus que jamais. J'aurais trop craint qu'elle ne retombât malade si je lui avais ôté cet espoir. Je gardai mon casino, qui me coûtait peu de chose ; et comme j'allais voir M. M. deux fois par semaine, j'y couchais ces jours-là et j'y faisais l'amour avec ma chère Tonine.

Après avoir tenu parole à mes amis en dinant avec eux le jour de Saint-Marc, j'allai avec le docteur Righellini au parloir des Vierges à l'occasion d'une prise d'habit.

Le couvent des Vierges est de la juridiction du doge, auquel les nonnes donnent le titre de sérénissime père ; elles sont toutes des premières familles vénitiennes.

Ayant fait à M. Righellini l'éloge de la mère M. E., qui était une beauté achevée, il me dit à l'oreille qu'il se ferait fort de me la faire avoir pour de l'argent, si j'en étais curieux. Cent sequins pour elle et dix pour l'entremetteur étaient le prix voulu. Il m'assura que Murray l'avait eue et qu'il pouvait l'avoir encore. Me voyant surpris, il ajouta qu'il n'y avait point de religieuse à Venise qu'on ne pût avoir pour de l'argent quand on savait s'y prendre. Murray eut le courage de déboursier cinq cents sequins pour avoir une nonne de Muran dont la beauté est rare ; elle était alors entretenue par l'ambassadeur de France.

Quoique ma passion pour M. M. fût à son déclin, je me sentis le cœur serré comme par une main de glace, et je dus me faire la plus grande violence pour paraître indifférent. Malgré cela, je n'eus pas un instant d'incertitude, et je me crus assuré que ce n'était qu'une atroce calomnie ; cependant le fait m'intéressait de trop près pour que

je négligeasse de tirer la chose au clair autant qu'il serait possible. Je répondis donc à Righellini de l'air le plus tranquille qu'il était possible qu'on pût avoir quelque religieuse à prix d'argent, mais que cela devait être fort rare, à cause des difficultés ordinaires dans les couvents. Quant à la religieuse de Muran, célèbre à juste titre par sa beauté, si c'est M. M., religieuse du couvent de ^{***}, non-seulement, lui dis-je, je ne crois pas que jamais Murray l'ait eue, mais je suis certain qu'elle n'a jamais été entretenue par M. de Bernis. Si l'ambassadeur de France l'a connue, ce n'a pu être qu'à la grille, où, à la vérité, j'ignore ce qu'on peut faire.

Righellini, qui avait de l'esprit et qui était honnête homme, me répondit froidement que le résident d'Angleterre était homme d'honneur, et que c'était de lui-même qu'il le tenait. — Si M. Murray, me dit-il, ne m'avait pas confié la chose sous le sceau du secret, je vous la ferais dire par lui-même. Je vous serai obligé de faire qu'il ne sache jamais que je vous en ai parlé.

— Vous pouvez compter sur ma discrétion.

Le même soir, soupant au casino de Murray avec Righellini, ayant l'affaire à cœur et me voyant en face des deux hommes qui pouvaient me faire arriver aux éclaircissements que je désirais, je me mis à parler avec enthousiasme de la beauté de M. E., que j'avais vue aux Vierges.

Le ministre, prenant la balle au bond : — Entre maçons, me dit-il, vous pouvez vous procurer la jouissance de ses charmes si vous voulez faire le sacrifice d'une certaine somme, pas trop forte, au reste ; mais il faut avoir la clef.

— On vous l'aura fait croire.

— Non, on m'a convaincu, et moins difficilement que vous ne pensez.

— Si l'on vous en a convaincu, je vous en fais mon compliment et je n'ai plus de doute. J'envie votre bonheur, car je ne crois pas que l'on puisse trouver dans les couvents de Venise une beauté plus accomplie.

— Vous vous trompez. La mère M. M., aux "" de Muran, est certainement plus belle.

— J'ai entendu parler d'elle et je l'ai vue une fois ; mais je ne crois pas qu'il puisse être possible de se la procurer à prix d'argent.

— Je crois que si, me dit-il en souriant ; et quand je crois quelque chose c'est à bonne enseigne.

— Vous m'étonnez. Malgré cela, je gagerais qu'on vous a trompé.

— Vous perdriez. Comme vous ne l'avez vue qu'une fois, vous ne la reconnaitrez peut-être pas à son portrait ?

— Pardon, car sa figure m'a fait beaucoup d'impression.

— Attendez.

Il se lève de table, sort, et revient une minute après avec une boîte qui contenait huit ou dix portraits en miniature, tous dans le même costume. C'étaient des têtes à cheveux flottants et à gorge découverte. — Voilà, lui dis-je, de rares beautés dont sans doute vous avez fait connaissance de près ?

— Oui ; et si vous en reconnaissez quelques-unes, soyez discret.

— N'en doutez pas. En voilà trois que je connais. Celle-ci ressemble à M. M. ; mais convenez qu'on peut vous avoir trompé, à moins que vous ne l'ayez eue dans le couvent même ou en la conduisant dehors en personne ; car enfin il y a des femmes qui se ressemblent.

— Comment voulez-vous qu'on m'ait trompé ? Je l'ai eue ici même, vêtue en religieuse, et j'ai passé toute une nuit avec elle. Ce fut à elle-même que je remis une bourse qui contenait cinq cents sequins. J'en donnai cinquante à l'honnête pourvoyeur.

— Vous lui aurez, j'imagine, fait des visites au parloir après l'avoir vue ici ?

— Non, jamais, car elle craignait que son amant en titre ne vint à le savoir. Vous savez que c'est l'ambassadeur de France.

— Mais elle ne le recevait qu'au parloir.

— Elle allait chez lui habillée en séculière toutes les fois qu'il le désirait. Je le sais du même homme qui me l'a amenée ici.

— L'avez-vous fait venir plusieurs fois ?

Une seule fois, et cela suffit ; mais je puis l'avoir quand je veux, pour cent sequins.

— Tout cela doit être exact ; mais je gagerais cinq cents sequins qu'on vous a trompé.

— Je vous répondrai dans trois jours.

Je le répète, je ne doutais pas que toute cette affaire ne fût une insigne tromperie ; mais j'avais besoin de m'en assurer, et je frissonnais quand je venais à penser que la chose pourrait être vraie. C'eût été un crime qui m'aurait délivré de bien des obligations ; mais je portais en moi une forte persuasion de son innocence ; enfin, si je devais la trouver coupable, ce qui était dans les choses possibles, je me résignais volontiers à perdre cinq cents sequins pour prix de l'horrible découverte qui allait ajouter à mon expérience. J'étais dans une inquiétude déchirante, le pire peut-être des tourments de l'âme. Si cet honnête Anglais avait été victime d'une mystification ou plutôt d'une friponnerie, l'honneur de M. M. m'ordonnait impérieusement de trouver un moyen de le désabuser sans la compromettre, et c'est bien ce que je me proposais. Voici comment la fortune me favorisa.

Trois ou quatre jours après, M. Murray dit au docteur qu'il désirait me voir. Nous allâmes le trouver, et il m'accueillit par ces mots : — J'ai votre fait ; pour cent sequins je suis sûr d'avoir la belle nonne.

— Eh bien ! va mes cinq cents sequins, lui dis-je.

— Non, pas cinq cents, mon cher, car j'aurais honte de vous gagner à coup sûr, mais les cent qu'elle doit me coûter. Si je gagne, ce sera vous qui payerez mon plaisir ; si je perds, je ne lui donnerai rien.

— A quand la solution du problème ?

— Mon mercure m'a dit qu'il faut attendre un jour de masques. Il s'agit à présent de savoir comment nous ferons pour acquérir l'un et l'autre la conviction nécessaire,

car sans cela nous ne pouvons ni vous ni moi nous croire obligés de payer la gageure; et cette conviction me semble difficile, car mon honneur ne me permet pas, si j'ai véritablement M. M., de lui laisser soupçonner que j'ai trahi son secret.

— Non, ce serait une noirceur impardonnable. Voici mon projet; il pourra vous satisfaire également, car après l'exécution nous nous trouverons convaincus d'avoir, très-loyalement, gagné ou perdu.

Aussitôt que vous serez en possession de la religieuse vraie ou fausse, vous la quitterez sous quelque prétexte, et vous viendrez me rejoindre dans un lieu dont nous conviendrons. Nous nous rendrons ensemble au couvent, et je ferai descendre M. M. Lorsque vous l'aurez vue et que vous lui aurez parlé, serez-vous convaincu que celle que vous aurez laissée chez vous n'est qu'une friponne?

— Oui, très-convaincu, et de ma vie je n'aurai payé de gageure plus volontiers que celle-là.

— Je vous donne la même assurance. Si, quand je ferai appeler M. M. au parloir, la converse nous dit qu'elle est malade ou occupée, nous partirons et vous aurez gagné; vous irez souper avec la belle, et moi j'irai autre part.

— C'est à merveille. Mais cela ne pouvant arriver que dans la nuit, il se peut, que quand vous la ferez appeler, la tourière vous réponde qu'à cette heure-là elle ne fait appeler personne

— J'aurai perdu également.

— Vous êtes donc sûr que si elle est dans le couvent elle descendra?

— C'est mon affaire. Je vous le répète, si vous ne lui parlez pas, je me déclare convaincu d'avoir perdu cent sequins, et mille si vous le voulez.

— On ne peut parler plus clair que ça, mon cher ami, et je vous remercie d'avance.

— La seule chose que je vous demande, c'est d'être exact à l'heure, et qu'elle ne soit pas trop indue pour un couvent.

— Une heure après le coucher du soleil, cela suffit-il?

— A merveille.

— Je fais aussi mon affaire de faire rester le masque là où je le tiendrai, quand bien même ce serait la véritable M. M.

— Elle n'aura pas longtemps à attendre, si vous pouvez vous la faire conduire à un casino que j'ai moi-même à Muran, et où je tiens au secret une jeune personne dont je suis amoureux. J'aurai soin qu'elle n'y soit pas ce jour-là, et je vous donnerai la clef du casino. J'aurai même soin que vous trouviez sous la main un souper froid et délicat.

— C'est délicieux; mais il faut que je puisse indiquer l'endroit au mercure.

— C'est juste. Je vous donnerai à souper demain, et le plus grand secret sera observé entre nous. Nous irons à mon casino en gondole, et après souper nous sortirons par la porte de la rue : de cette manière vous apprendrez à y aller par terre et par eau. Vous n'aurez besoin de montrer au conducteur que la rive et la porte, et le jour où il devra vous la conduire vous en aurez la clef. Vous n'y trouverez qu'un vieillard qui loge en bas, qui ne verra ni les entrants ni les sortants. Ma petite ne verra rien et ne sera point vue, et tout, vous pouvez m'en croire, sera pour le mieux.

— Je commence, me dit l'Anglais enchanté de tout cet arrangement, à croire ma gageure perdue; mais n'importe, je vais au-devant de la perte ou du gain avec toute la gaieté de mon âme. Nous nous donnâmes rendez-vous pour le lendemain, et nous nous séparâmes.

Le lendemain matin, je me rendis à Muran pour prévenir Tonine que j'irais souper avec elle et que j'amènerais deux de mes amis; et comme notre cher Anglais était aussi ami de Bacchus que de l'Amour, j'eus soin de remettre à ma petite ménagère plusieurs bouteilles d'excellent vin. Enchantée du plaisir qu'elle aurait de faire les honneurs de la table, Tonine ne me demanda autre chose sinon si mes deux amis partiraient après souper.

— Oui, ma chère.

Cette réponse la rendit joyeuse : elle s'attendait au des-

sert. En la quittant, je me rendis au couvent, où je passai une heure au parloir avec M. M. Je vis avec plaisir qu'elle recouvrait chaque jour sa santé et sa beauté, et, après lui en avoir fait compliment, je retournai à Venise. Le soir, mes deux amis ayant été exacts au rendez-vous, nous nous rendimes à mon petit casino à deux heures après le coucher du soleil.

Notre petit souper fut délicieux, et ma Tonine y déploya un maintien et des grâces qui me ravirent. Quel plaisir pour moi de voir Righellini enchanté et le résident muet d'admiration ! Quand j'étais amoureux, mon ton n'encourageait pas mes amis à cajoler l'objet de mon amour ; mais j'étais plein de complaisance quand le temps avait attlédi mon ardeur.

A minuit à peu près nous nous séparâmes, et, après avoir conduit M. Murray jusqu'à l'endroit où je devais l'attendre le jour de l'épreuve, je rentrai pour faire à ma charmante Tonine les compliments qu'elle méritait. Elle me fit l'éloge de mes deux amis, et ne savait trop m'exprimer sa surprise d'avoir vu notre Anglais sortir frais et dispos quoiqu'il eût vidé à lui seul six bouteilles de mon meilleur vin. Murray avait l'air d'un beau Bacchus peint par Rubens.

Le jour de la Pentecôte, Righellini vint me dire que le ministre d'Angleterre avait tout arrangé avec le prétendu mercure de M. M. pour le surlendemain. Je lui remis les clefs de ma demeure de Muran, et je lui dis de l'assurer que je serais exact au rendez-vous.

L'impatience me causait des palpitations de cœur extrêmement pénibles, et je passai les deux nuits sans pouvoir fermer l'œil ; car, malgré la certitude où j'étais que M. M. était innocente, mon inquiétude était extrême. Mais d'où me venait donc mon inquiétude ? Elle ne pouvait naître que de l'impatience de voir le résident désabusé. M. M. devait être aux yeux de cet homme une véritable prostituée, et l'instant où il se verrait forcé de s'avouer trompé par des fourbes rétablirait cette religieuse dans tout son honneur.

L'impatience de M. Muray égalait la mienne, mais avec cette différence très-naturelle, que lui, trouvant l'aventure très-comique, en riait de grand cœur, tandis que moi, qui la trouvais horriblement tragique, j'en frissonnais d'indignation.

Le mardi matin je me rendis à Muran pour dire à Tonine de préparer dans ma chambre un souper froid dont je lui prescrivis le menu, de mettre deux couverts, de préparer des bougies, et, après lui avoir remis quelques bouteilles de vin, je lui ordonnai de se retirer dans la chambre du vieux maître de la maison, et de n'en sortir qu'après que les personnes qui devaient y venir en seraient reparties. Elle me promit que je serais obéi, et ne se permit aucune question. Après l'avoir quittée, je me rendis au parloir de M. M. et je la fis appeler. Ne s'attendant pas à ma visite, elle me demanda pourquoi je n'étais pas allé à la cérémonie de Bucentaure, qui, le temps étant favorable, devait partir ce jour-là. Je ne sais ce que je lui répondis, mais je sais qu'elle trouva du désordre dans mes propos. J'en vins enfin au point important, et je lui dis que je venais lui demander un service dont dépendait la paix de mon âme, mais qu'elle devait me l'accorder aveuglément et sans me faire aucune question.

— Ordonne, mon cœur, me dit-elle, et sois sûr que je ne te refuserai rien de tout ce qui pourra dépendre de moi.

— Je viendrai ce soir à une heure de nuit ; je te ferai appeler à cette grille : viens-y. Je serai avec un autre homme auquel je te prie d'adresser quelques mots de politesse, ensuite tu nous quitteras. Cherchons actuellement un prétexte pour justifier l'heure indue.

— Je te satisferai, mais tu ne saurais te figurer combien cela est embarrassant dans ce couvent, car à vingt-quatre heures les parloirs sont fermés, et les clefs sont chez l'abbesse. Cependant, dès qu'il ne s'agit que de cinq minutes, je dirai à l'abbesse que j'attends une lettre de mon frère et qu'on ne peut me la remettre que ce soir. Tu me remettras donc une lettre pour que la religieuse qui sera avec moi puisse affirmer que je n'en ai pas imposé.

— Tu ne viendras pas seule ?

— Non, je n'oserais pas même le demander

— Fort bien ; mais tâche de venir avec quelque vieille à vue basse.

— Je laisserai le flambeau en arrière.

— Non, mon ange, je t'en supplie ; il faut au contraire que tu te places de manière à pouvoir être parfaitement vue.

— C'est singulier ! Mais je t'ai promis une obéissance passive, et je descendrai avec deux flambeaux. Puis-je espérer que tu m'expliqueras cette énigme à notre première entrevue ?

— Au plus tard demain, tu sauras tout dans le plus grand détail.

— La curiosité m'empêchera de dormir.

— Non, mon cœur, dors paisiblement, et compte sur ma reconnaissance

Le lecteur croira qu'après ce colloque mon cœur se trouva dans un calme parfait, mais que j'en étais loin ! Je retournai à Venise tourmenté de l'appréhension que Murray ne vint me dire le soir, à la porte de la cathédrale où je devais l'attendre, que son mercure était allé l'avertir que la religieuse avait dû différer. Si cela était arrivé, je n'aurais précisément pas soupçonné M. M., mais le résident aurait pu croire que j'étais cause que l'affaire avait manqué. Il est certain qu'alors je n'aurais pas conduit mon homme au parloir, et que j'y serais allé fort tristement tout seul.

Je passai dans les tourments toute cette journée, qui me parut d'une longueur démesurée, et le soir, ayant mis une lettre dans ma poche, j'allai, à l'heure concertée, me placer au poste d'attente.

Murray, fort heureusement, fut exact.

— La religieuse est-elle là ? lui dis-je dès que je le vis près de moi.

— Oui, mon ami. Allons, si vous voulez, au parloir, mais vous verrez qu'on vous dira qu'elle est malade ou occupée. Dédisons-nous, si vous voulez, de la gageure.

— Que Dieu m'en préserve, mon cher ami ! Je tiens beaucoup à ces cent ducats. Allons.

Nous nous présentons au tour, je fais demander M. M., et la tourrière me rend la vie en me disant que j'étais attendu. J'entre au parloir avec mon cher Anglais et je le vois éclairé par quatre flambeaux. Je ne puis me rappeler ces moments sans chérir la vie ! Je ne reconnus pas seulement à cela l'innocence de ma noble et généreuse amante, mais j'y vis avec admiration la pénétration de son esprit. Murray, sérieux, ne riait pas. M. M., brillante de grâce et de beauté, entre avec une sœur converse, tenant toutes deux un martinet à la main. Elle me fait en très-bon français un compliment très-flatteur ; je lui remets la lettre, elle en regarde l'adresse et le cachet, puis elle la met dans sa poche. Après m'avoir remercié, elle me dit qu'elle allait y répondre de suite, et, se tournant vers mon compagnon :

— Je suis peut-être cause, monsieur, que vous avez perdu le premier acte de l'opéra, lui dit-elle.

— L'honneur de vous voir un instant, madame, vaut tous les opéras du monde.

— Il me semble que monsieur est Anglais ?

— Oui, madame.

— La nation anglaise est aujourd'hui la première du monde, car elle est libre et puissante. Messieurs, je suis votre très-humble servante.

Je n'avais jamais vu M. M. si belle que dans ce moment-là, et je sortis du parloir brûlant d'amour et dans une joie dont l'espèce m'était encore inconnue. Je m'acheminai à grands pas vers mon casino sans prendre garde au résident, qui n'était pas pressé de me suivre ; je l'attendis à ma porte.

— Eh bien, lui dis-je, êtes-vous maintenant convaincu que vous avez été trompé ?

— Taisez-vous ; nous aurons assez le temps d'en parler. Montons.

— Que je monte ?

— Je vous en prie. Que voulez-vous que je fasse quatre

heures seul avec la créature qui m'attend là-haut ! Nous nous en amuserons.

— Mettons-la plutôt à la porte.

— Non, car son meneur doit venir la prendre à deux heures après minuit. Elle irait l'avertir, et il échapperait à ma juste vengeance. Nous les jetterons tous les deux par la fenêtre.

— Modérez-vous, car l'honneur de M. M. veut que cette affaire ne soit pas connue. Allons, montons, nous irons. Je suis curieux de voir la laronne.

Murray entra le premier. Dès que la fille me voit, elle met un mouchoir sur sa figure, et dit au résident que son procédé était indigne. Murray ne lui répond pas. Elle était debout, moins grande que M. M., et elle s'était exprimée en mauvais français. Son manteau et son masque étaient sur le lit ; mais elle était également vêtue en religieuse.

Comme il me tardait de voir sa figure, je la priai avec douceur de me faire ce plaisir.

— Je ne vous connais pas, me dit-elle : qui êtes-vous ?

— Vous êtes chez moi, et vous ne savez pas qui je suis ?

— Je suis chez vous parce qu'on m'a trahie. Je ne croyais pas avoir affaire à un coquin.

A ce mot, Murray lui imposa silence en l'appelant par le nom de son honorable métier, et la drôlesse se leva pour prendre son manteau en disant qu'elle voulait s'en aller. Murray la repoussa en lui disant qu'elle devait attendre son indigne conducteur, et la prévint de ne pas faire de bruit si elle avait envie de ne pas aller en prison.

— Moi en prison !

En disant ces mots, elle porte sa main à l'ouverture de sa robe ; mais je m'empresse de la lui saisir, et Murray s'empare de l'autre. Nous la poussons sur un siège, et nous nous emparons des pistolets qu'elle avait dans ses poches.

Murray lui déchire le devant de la sainte robe de laine, et j'en retire un stylet de huit pouces. La fausse nonne pleurait amèrement.

— Veux-tu, lui dit le résident, te taire et te tenir

tranquille jusqu'à l'arrivée de Capsucefalo, ou aller de suite en prison ?

- Et quand il sera venu ?
- Je te promets de te laisser aller.
- Avec lui ?
- Peut-être.
- Eh bien, je resterai tranquille.
- As-tu encore des armes ?

A ces mots, la drôlesse ôta sa robe, sa jupe, et, si nous l'avions laissée faire, elle se serait mise en état de nature, dans l'espoir sans doute d'obtenir de la brutalité ce qu'elle ne pouvait obtenir de notre raison.

J'étais dans un grand étonnement de ne lui trouver qu'un faux air de M. M. Je le dis au résident, qui en convint; mais, me raisonnant en homme d'esprit, il me fit convenir aussi que, prévenu comme il l'était, plus d'un à sa place aurait pu donner dans le panneau. En effet, l'envie d'avoir en sa possession une religieuse, qui par état ou par vœu volontaire ou forcé, a fait abnégation des plaisirs de ce monde, et surtout de la cohabitation avec le sexe différent du sien, ce fruit défendu est la pomme d'Ève et a un attrait qui s'augmente encore de toute la somme de la difficulté que la funeste grille présente. Il y a peu de lecteurs qui n'aient éprouvé par eux-mêmes que les plaisirs les plus doux sont ceux qui coûtent le plus à obtenir, et que le même objet pour lequel on expose sa vie par cela même qu'il est difficile de l'approcher n'attirerait souvent pas un regard s'il venait s'offrir de lui-même.

Lecteur, au chapitre suivant vous verrez la fin de cette burlesque aventure : prenons haleine tous deux.

TABLE

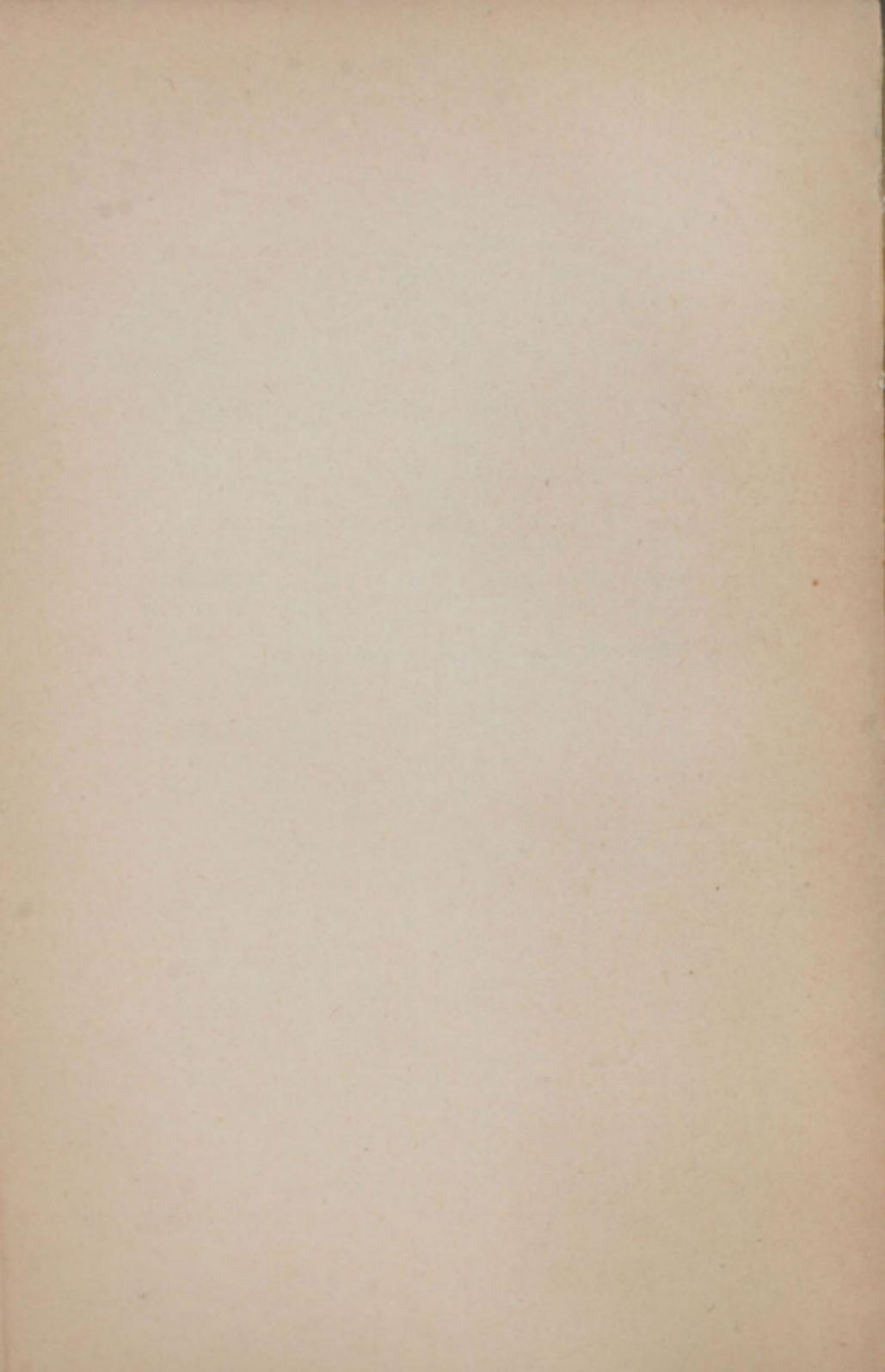
		Pages.
CHAPITRE	I. Je deviens amoureux de Christine, et je lui trouve un mari digne d'elle. — Ses noces.	5
	II. Petits malheurs qui m'obligent à partir de Venise. — Ce qui m'arrive à Milan et à Mantoue.	35
	III. Je vais à Césène pour m'emparer d'un trésor. — Je m'établis chez Franzia. — Sa fille Javotte.	59
	IV. Je vais tenter mon opération magique. — Orage terrible qui survient. — Ma peur. — Javotte reste pure. — Je quitte la partie, et je vends la gaine à Capitani. — Je retrouve Juliette et le prétendu comte Céli, devenu comte Alfani. — Je me décide à partir pour Naples. — Ce qui me jette dans une autre route.	74
	V. J'achète une belle voiture, et je pars pour Parme avec le vieux capitaine et la jeune Française. — Je revois Javotte et lui fais présent d'une belle paire de bracelets d'or. — Mes perplexités touchant ma compagne de voyage. — Monologue. — Entretien avec le capitaine. — Tête-à-tête avec la Française	91
	VI. Je pars heureux de Bologne. — Le capitaine nous quitte à Reggio, où je passe la nuit avec Henriette. — Notre arrivée à Parme. — Henriette reprend les habits de son sexe, notre bonheur mutuel. — Je trouve de mes parents sans me faire connaître.	109

	Pages.
CHAPITRE VII. Je prends une loge à l'Opéra, malgré la répugnance d'Henriette. — M. Dubois vient chez nous, il y dine; tour d'espièglerie que lui joue mon amie. — Raisonement d'Henriette sur le bonheur. — Nous allons chez Dubois; merveilleux talent que mon épouse y déploie. — M. Dutillot. — Superbe fête que donne la cour dans ses jardins; fatale rencontre que nous y faisons. — J'ai une entrevue avec M. d'Antoine, favori de l'infant.	120
VIII. Henriette reçoit M. d'Antoine. — Je perds cette femme aimable, que j'accompagne jusqu'à Genève. — Je passe le Saint-Bernard et je retourne à Parme. — Lettre d'Henriette. — Mon désespoir. — De la Haye s'attache à moi. — Fâcheuse aventure avec une actrice; ses suites. — Je deviens bigot. — Bavois. — Mystification d'un officier fanfaron.	143
IX. Je reçois de bonnes nouvelles de Venise, où je retourne emmenant de la Haye et Bavois. — Excellent accueil de mes trois amis, et leur surprise en me voyant un modèle de dévotion. — Bavois me ramène à ma vie première. — De la Haye vrai hypocrite. — Aventure de la fille Marchetti. — Je gagne à la loterie. — Je retrouve Baletti. — De la Haye quitte le palais Bragadin. — Je pars pour Paris . . .	162
X. Mon passage à Ferrare et aventure comique que j'y ai. — Mon arrivée à Paris	179
XI. Mon apprentissage à Paris. — Portraits. — Singularités. — Mille choses.	195
XII. Mes balourdises dans la langue française, mes succès, nombreuses connaissances. — Louis XV. Mon frère arrive à Paris.	217
XIII. Mon affaire avec la Justice parisienne. — M ^{lle} Vesian.	239
XIV. La belle O-Morphi. — Le peintre imposteur. — Je fais la cabale chez la duchesse de Chartres. — Je quitte Paris — Mon séjour à Dresde et mon départ de cette ville.	261
XV. Mon séjour à Vienne. — Joseph II. — Mon départ pour Venise	283

	Pages.
CHAPITRE XVI. Je rends le portrait que j'avais emporté de Vienne. — Je vais à Padoue; aventure pendant mon retour; suite de cette aventure. — Je retrouve Thérèse Imer. — Ma connaissance avec mademoiselle C. C.	297
XVII. Progrès de mes amours avec la belle C. C. . .	313
XVIII. Continuation de mes amours avec C. C. — M. de Bragadin demande cette jeune personne pour moi. — Son père la refuse et la met dans un couvent. — De la Haye. — Je perds au jeu. — Association avec Croce qui me remet en fonds. — Divers accidents.	329
XIX. Je rentre en fortune. — Mon aventure à Dolo. — Analyse d'une longue lettre de mon amie. — Mauvais tour que P. C. me joue à Vicence. — Ma scène tragique à l'auberge	346
XX. Croce chassé de Venise. — Sgombro. — Son infamie et sa mort. — Malheur arrivé à ma chère C. C. — Je reçois une lettre anonyme d'une religieuse et j'y réponds. — Intrigue amoureuse	362
XXI. La comtesse Coronini. — Dépit amoureux. — Réconciliation. — Premier rendez-vous. — Divagation philosophique.	378
XXII. Suite du chapitre précédent. — Premier rendez-vous avec M. M. — Lettre de C. C. — Mon second rendez-vous avec la religieuse dans mon superbe casino à Venise. — Je suis heureux.	395
XXIII. Suite du précédent chapitre. — Visite au parloir et conversation avec M. M. — Lettre qu'elle m'écrit et ma réponse. — Nouvelle entrevue au casino de Muran en présence de son amant.	413
XXIV. Je donnai mon portrait à M. M. — Présent qu'elle me fait. — Je vais à l'Opéra avec elle. — Elle joue et me remet en fonds. — Conversation philosophique avec M. M. — Lettre de C. C. — Elle sait tout. — Bal au monastère; mes exploits en Pierrot. — C. C. vient au casino au lieu de M. M. — Sotte nuit que j'y passe avec elle	429
XXV. Je cours grand risque de périr dans les lagunes. — Maladie. — Lettres de C. C. et de M. M.	

	Pages.
Raccommodement. — Rendez-vous au casino de Muran. — J'apprends le nom de l'ami de M. M., et je consens à lui donner à souper à mon casino avec notre commune amante.	449
CHAP. XXVI. Je soupe en tiers avec M. de Bernis, ambassadeur de France, à mon casino. — Proposition de M. M.; je l'accepte. — Suites. — G. C. me devient infidèle sans que je puisse m'en plaindre.	465
XXVII. M. de Bernis part en me cédant ses droits sur son casino. — Sages conseils qu'il me donne, combien peu je les suis. — Danger de périr avec M. M. — Murray, ministre d'Angleterre. — Nous n'avons plus de casino, et nos rendez-vous cessent. — Grave maladie de M. M. — Zorzi et Condulmer. — Tonine	482
XXVIII. Suite du précédent. — M. M. se rétablit. — Je retourne à Venise. — Tonine me console. — Affaiblissement de mon amour pour M. M. — Le docteur Righellini. — Singulier entretien que j'eus avec lui. — Suite de cet entretien relatif à M. M. — M. Murray désabusé et vengé.	503

1965-1-11. PARIS. — IMP. HEMMERLÉ ET C^m.



EXTRAIT DU CATALOGUE GÉNÉRAL
DE LA
LIBRAIRIE ERNEST FLAMMARION
PARIS, 26, Rue Racine, 26, PARIS

COLLECTION IN-18 JÉSUS

Les Meilleurs Auteurs Classiques

Français et Étrangers

à 95 centimes le volume broché. Relié toile : 1 fr. 75

VOLUMES PARUS

ARISTOPHANE, THÉÂTRE	2 vol.
BEAUMARCHAIS, THÉÂTRE	1 vol.
BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, PAUL ET VIRGINIE	1 vol.
BOCCACE, LE DÉCAMÉRON	2 vol.
BOILEAU, ŒUVRES POÉTIQUES ET EN PROSE	1 vol.
BOSSUET, ORAISONS FUNÉRAIRES	1 vol.
— DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE	1 vol.
BRANTOME, LES DAMES GALANTES	1 vol.
CAMOENS, LES LUSIADES	1 vol.
CASANOVA (JACQUES), MÉMOIRES	6 vol.
CERVANTES (MICHEL), DON QUICHOTTE DE LA MANCHE	2 vol.
CESAR (JULES), COMMENTAIRES SUR LA GUERRE DES GAULES	1 vol.
CHATEAUBRIAND, ATALA, RENÉ, LE DERNIER ABÈSCÉRAGE	1 vol.
— GÉNIE DU CHRISTIANISME	2 vol.
— LES MARTYRS	2 vol.
CHÉNIER (ANDRÉ), ŒUVRES POÉTIQUES	1 vol.
COMTE (AUGUSTE), PHILOSOPHIE POSITIVE	4 vol.
CORNEILLE, THÉÂTRE	2 vol.
DANTE, LA DIVINE COMÉDIE	1 vol.
DESCARTES, DISCOURS DE LA MÉTHODE, MÉDITATIONS MÉTAPHYSIQUES	1 vol.
DIDEROT, LA RELIGIEUSE ; LE NEVEU DE RAMEAU	1 vol.
ESCHYLE, THÉÂTRE	1 vol.
FENELON, TÉLÉMAQUE	1 vol.
— DE L'ÉDUCATION DES FILLES ; LETTRE A L'ACADÉMIE	1 vol.
FOÉ (DANIEL DE), ROBINSON CRUSOÉ	1 vol.
GËTHE, WERTHER, FAUST, HERMANN ET DOROTÉE	1 vol.
GRIMM (FRÈRES), CHOIX DE CONTES	1 vol.
HOMÈRE, ILLIÈDE	1 vol.
— ODYSSEE	2 vol.
KANT (EMMANUEL), CRITIQUE DE LA RAISON PURE	1 vol.
KLEIST, KOTZEBUE, LESSING, LA CRUCHE CASSÉE, LA PETITE VILLE ALLEMANDE, MINNA DE BARNHELM	1 vol.
LA BROYERE, CARACTÈRES	1 vol.
LA FAYETTE (M ^{me} de), MÉMOIRES, PRINCESSE DE CLÈVES	1 vol.
LA FONTAINE, FABLES	1 vol.
— CONTES	1 vol.
LA ROCHEFOUCAULD, MAXIMES	1 vol.
LEIBNIZ, NOUVEAUX ESSAIS SUR L'ENTENDEMENT HUMAIN	1 vol.
LE SAGE (A.-R.) HISTOIRE DE GIL BLAS DE SANTILLANE	2 vol.

N°

176. LESSEPS (FERDINAND DE). Les Origines du Canal de Suez.
 439. LETTRES GALANTES D'UNE FEMME DE QUALITÉ.
 366. LEX Comment on se marie.
 215. LREUREUX (P.). P'tit Chéri (Histoire parisienne).
 288. — Le Mari de Mlle Gendrin.
 185. LOCKROY (ED.). L'île révoltée.
 459. LONGFELLOW Evangéline.
 16. LONGUS. Daphnis et Chloé.
 195. MAËL (PIERRE) Pilleur d'épaves (mœuds maritimes).
 209. — Le Torpilleur 29.
 264. — La Bruyère d'Yvonne.
 354. — Le Roman de Joël
 33. MAISTRE (X. DE). Voyage autour de ma Chambre.
 40. MAIZEROTY (RENÉ) Souvenirs d'un Officier.
 59. — Vava Knoff.
 148. — Souvenirs d'un Saint-Cyrien.
 159. — La Dernière Croisade.
 182. MARGUERITTE (P.). La confession posthume
 86. MARTEL (T.) La Main aux Dames.
 252. — La Parpaillotte.
 362. — L'Homme à l'Hermine.
 455. — Dona Blanca.
 472. — La Tuile d'or.
 481. — La Prise du bandit Masca.
 82. MARY (JULES). Un coup de Revolver.
 175. — Un Mariage de confiance.
 245. — Le Boucher de Meudon.
 64. MAUPASSANT (GUY DE). L'Héritage.
 111. — Histoire d'une Fille de Ferme.
 479. MAYNE-REID (CAPITAINE). Le Chef blanc.
 489. — Les Chasseurs de Chevelures.
 54. MELANDRI (ACHILLE) Ninette.
 11. MENDÈS (CATULLE). Le Roman Rouge.
 44. — Pour lire au Bain.
 65. — Monstres parisiens.
 94. — Le Cruel Berceau.
 114. — Pour lire au Couvent.
 154. — Pierre le Véridique, roman.
 196. — Jupe courte.
 211. — Jeunes Filles.
 254. — Isoline.
 250. — L'Art d'Aimer.
 266. — L'Enfant amoureux.
 388. — Verger-Fleuri.
 90. MÉROUVEL (CH.). Caprice des Dames.
 110. MÉTÉNIER (OSCAR) La Chair.
 227. — Myrrha-Maria.
 270. — La Grâce.
 321. — La Croix.
 170. MEUNIER (V.). L'Esprit et le Cœur des Bêtes.
 52. MICHELET (MADAME) Quand j'étais Petite.

N^o

406. HAILLY (G. D') . . . Un cœur d'or.
 9. HALT (M^{me} ROBERT). Hist. d'un Petit Homme (ouv. cour.).
 76. — Brave Garçon.
 91. — La Petite Lazare.
 417. — Battu par des Demoiselles.
 68. HAMILTON. . . . Mémoires du Chevalier de Grammont.
 558. HÉGÉSIPPE MOREAU. . . Le Myosotis.
 478. HEINE (HENRI). . . . Le Tambour Le Grand.
 555. BENNIQUE (LÉON). . . Benjamin Rozes.
 87. HEPP (A.). . . . L'Amie de Madame Alice.
 295. HOFFMANN Contes fantastiques.
 41. ROUSSAYE (ARSÈNE) . Lucia.
 61. — Madame Trois-Etoiles.
 119. — Les Larmes de Jeanne.
 142. — La Confession de Caroline.
 187. — Julia.
 455. — Mlle de La Vallière et Mme de Montespan.
 245. HUCHER (F.) La Belle Madame Pajol.
 407. — Œuvre de Chair.
 HUGO (VICTOR) . . . La Légende du Beau Pécopin.
 15. JACOLLIOT (L.) . . . Voyage aux Pays Mystérieux.
 56. — Le Crime du Moulin d'Usor.
 67. — Vengeance de Forçats.
 200. — Les Chasseurs d'Esclaves.
 247. — Voyage sur les rives du Niger.
 261. — Voyage au pays des Singes.
 445. — Fakirs et Bayadères.
 81. JANIN (JULES). . . . L'Âne mort.
 286. — Contes.
 294. — Nouvelles.
 97. JOGAND (M.). . . . L'Enfant de la Folle.
 405. LACOUR (PAUL) . . . Le diable au corps.
 592. LAFARGUE (FERNAND). Les Ciseaux d'Or.
 408. — Les Amours passent...
 445. — La fausse piste.
 467. — Fin d'Amour.
 485. — Dette d'honneur.
 315. LA FONTAINE Contes.
 284. LANO (PIERRE DE). . Jules Fabien.
 545. LAPAUZE (HENRY) . . De Paris au Volga (couronné).
 572. LA QUEYSSIE (EUG. DE) La Femme de Tantale.
 155. LAUNAY (A. DE) . . . Mademoiselle Mignon.
 278. LAURENT (ALBERT). La Bande Michelou.
 585. LAVELEYE (E. DE) . . Sigurd et les Eddas.
 482. LEMAITRE (CLAUDE) . Marsile Gerbault.
 457. LEMERCIER DE NEUVILLE (L.). Les Pupazzi inédits.
 484. LEMONNIER (CAMILLE). La Faute de Madame Charvet.
 272. LE ROUX (HUGUES). . L'Attentat Sloughine.
 58. LEROY (CHARLES) . . . Les Tribulations d'un Futur.
 144. — Le Capitaine Lorgnegrut.
 289. — Un Gendre à l'Essai.

N°

176. LESSEPS (FERDINAND DE). Les Origines du Canal de Suez.
 459. LETTRES GALANTES D'UNE FEMME DE QUALITÉ.
 366. LEX Comment on se marie.
 215. LHEUREUX (P.). P'tit Chéri (Histoire parisienne).
 288. — Le Mari de Mlle Gendrin.
 185. LOCKROY (ED.) L'Île révoltée.
 459. LONGFELLOW Evangéline.
 16. LONGUS. Daphnis et Chloé.
 195. MAËL (PIERRE) Pilleur d'épaves (mœurs maritimes).
 209. — Le Torpilleur 29.
 264. — La Bruyère d'Yvonne.
 354. — Le Roman de Joël
 53. MAISTRE (X. DE). Voyage autour de ma Chambre.
 40. MAIZEROT (RENÉ) Souvenirs d'un Officier.
 59. — Vava Knoff.
 148. — Souvenirs d'un Saint-Cyrien.
 159. — La Dernière Croisade.
 182. MARGUERITTE (P.). La confession posthume
 86. MARTEL (T.) La Main aux Dames.
 252. — La Parpailotte.
 562. — L'Homme à l'Hermine.
 453. — Dona Blanca.
 472. — La Tuile d'or.
 481. — La Prise du bandit Masca.
 82. MARY (JULES). Un coup de Revolver.
 175. — Un Mariage de confiance.
 245. — Le Boucher de Meudon.
 64. MAUPASSANT (GUY DE). L'Héritage.
 111. — Histoire d'une Fille de Ferme.
 479. MAYNE-REID (CAPITAINE). Le Chef blanc.
 489. — Les Chasseurs de Chevelures.
 54. MELANDRI (ACHILLE) Ninette.
 11. MENDÈS (CATULLE). Le Roman Rouge.
 44. — Pour lire au Bain.
 65. — Monstres parisiens.
 94. — Le Cruel Berceau.
 114. — Pour lire au Couvent.
 154. — Pierre le Véridique, roman.
 196. — Jupe courte.
 211. — Jeunes Filles.
 254. — Isoline.
 250. — L'Art d'Aimer.
 266. — L'Enfant amoureux.
 588. — Verger-Fleuri.
 90. MÉROUVEL (CH.). Caprice des Dames.
 110. MÉTÉNIER (OSCAR) La Chair.
 227. — Myrrha-Maria.
 270. — La Grâce.
 321. — La Croix.
 170. MEUNIER (V.) L'Esprit et le Cœur des Bêtes.
 52. MICHELET (MADAME) Quand j'étais Petite.

- GILBERT AUGUSTIN-THIERRY. — *La Savelli*. Illustrations de Léonce Burret.
- GYP. — *Le Friquet*. Illustrations de P. Kauffmann.
 — *Sœurette*. Illustrations de André Leroy.
 — *Pervenche*. Illustrations de G. Nicolet.
 — *Geneviève*. Illustrations de G. Nicolet.
 — *L'Amoureux de Line*. Illustrations de Lucien Métivet.
- HERMANT (ABEL). — *Nathalie Madoré*. Illustrations de H. Causon.
- HEYSE (PAUL). — *L'Amour en Italie*. Illustrations de M. Baldo.
- HORNUNG. — *Raffles*. Cambrioleur amateur. Illustrations de Fonseca.
- IDA SAINT-ELME. — *Une Contemporaine de Napoléon*. Illustrations de Métivet.
- LA VAUDÈRE. — *Le Mystère de Kama*. Illustrations de Ch. Atamian.
- LAVEDAN (HENRI), de l'Académie française. — *Mam'zelle Vertu*. Illustrations de Jordic.
- LE GOFFIC (CH.). — *La Double Confession*. Illustrations de Pégot-Ogier.
- LEMAITRE (CLAUDE). — *Cadet Oui-Oui*. Illustrations de Simont.
- LEMONNIER (CAMILLE). — *Amants joyeux*. Illustrations de Bigot-Valentin.
- LEROY (CHARLES). — *Le Colonel Ramollot*. Illustrations de A. Vallet.
- MAËL (PIERRE). — *Pilleurs d'Épaves*. Illustrations de H. Lanos.
- MAIZEROTY (RENÉ). — *L'Ange*. Illustrations de G. Nicolet.
- MANDELSTAMM (VALENTIN). — *Jim Blackwood, jockey*. Illustrations de André Leroy.
- MARNY (JULES). — *La Femme de Silva*. Illustrations de Fabiano.
- MONTÉGUT (MAURICE). — *Le Mur*. Illustrations de Ricardo Florès.
- PROVINS (MICHEL). — *Nos petits Cœurs*. Illustrations de Métivet.
- ROBERT (LOUIS DE). — *La Reprise*. Illustrations de H. Thiriet.
- ROD (ÉDOUARD). — *L'Incendie*. Illustrations de H. Thiriet.
- RODENBACH (GEORGES). — *Bruges-la-Morte*. Illustrations de M. Baldo.
- SÉMANT (PAUL DE). — *P'tites Femmes de Régiment*. Illustrations de l'Auteur.
 — *Ce sacré Poilut!* Illustrations de l'auteur.
- SIMON (JULES), de l'Académie française. — *Mémoires des Autres*. Illustrations de Paul Thiriat.
- THEURIET (ANDRÉ), de l'Académie Française. — *Mon Oncle Flo*. Illustrations de Bouard.
- TRISTAN BERNARD. — *Secrets d'Etat*. Illustrations de H. Thiriet.
- WOLFF (PIERRE). — *Sacré Léonce!* Illustrations de Fabiano.



LES MEILLEURS AUTEURS CLASSIQUES

Français et Étrangers

- ARISTOPHANE, THÉÂTRE. 2 vol.
BEAUMARCHAIS, THÉÂTRE.
BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, PAUL ET VIRGINIE.
BOCCACE, LE DÉCAMÉRON. 2 vol.
BOILEAU, ŒUVRES POÉTIQUES ET EN PROSE.
BOSSUET, ORAISONS FUNÈBRES, — DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE.
BRANTOME, DAMES GALANTES.
CAMOENS, LES LUSIADES.
CASANOVA (Jacques), MÉMOIRES. 6 vol.
CERVANTES (Michel), DON QUICHOTTE, 2 vol.
CESAR, COMMENTAIRES SUR LA GUERRE DES GAULES.
CHATEAUBRIAND, ATALA, RENÉ; LE DERNIER ABENCÉRAGE; — GÉNIE DU CHRISTIANISME. 2 vol.
COMTE (Auguste), PHILOSOPHIE POSITIVE. 4 vol.
CORNEILLE, THÉÂTRE. 2 vol.
DANTE, LA DIVINE COMÉDIE.
DESCARTES, DISCOURS DE LA MÉTHODE, MÉDITATIONS MÉTAPHYSIQUES
DIDEROT, LA RELIGIEUSE; LE NEVEU DE RAMEAU.
ESCHYLE, THÉÂTRE.
FENELON, TÉLÉMAQUE. — DE L'ÉDUCATION DES FILLES.
FOË (Daniel de), ROBINSON CRUSOË
GÖETHE, WERTHER; FAUST; HERMANN ET DOROTHÉE.
HOMÈRE, ILIADE. — ODYSSEE.
KANT (Emmanuel), CRITIQUE DE LA RAISON PURE. 2 vol.
KLEIST-KOTZEBUE - LES-SING. TROIS COMÉDIES.
LA BRUYÈRE, CARACTÈRES.
LA FAYETTE (M^{me} de), MÉMOIRES; PRINCESSE DE CLÈVES.
LA FONTAINE, FABLES. — CONTES.
LA ROCHEFOUCAULD, MAXIMES.
LE SAGE (A.-R.), HISTOIRE DE GIL BLAS DE SANTILLANE. 2 vol.
LESSING, THÉÂTRE.
LE TASSE, JÉRUSALEM DÉLIVRÉE.
MAISTRE (X. DE), ŒUVRES.
MALEBRANCHE, RECHERCHE DE LA VÉRITÉ, 2 vol.
MARIVAUX, THÉÂTRE CHOISI.
MOLIERE, THÉÂTRE. 4 vol.
MONTAIGNE, ESSAIS, 4 vol.
MONTESQUIEU, LETTRES PERSANES: — DE L'ESPRIT DES LOIS. 2 vol.
MUSSET (A. de), PREMIÈRES POÉSIES. 1829-1835. — POÉSIES NOUVELLES. 1836-1852. — COMÉDIES ET PROVERBES. 2 vol. — LA CONFESSION D'UN ENFANT DU SIÈCLE. — NOUVELLES. — CONTES. — MÉLANGES DE LITTÉRATURE ET DE CRITIQUE. — ŒUVRES POSTHUMES.
OVIDE, LES MÉTAMORPHOSES.
PASCAL, PENSÉES. — LES PROVINCIALES.
PELLICO (Silvio), MES PRISONS.
PERRAULT (Ch.) et M^{me} d'AULNOY, CONTES.
PLINE LE JEUNE, LETTRES; PANÉGYRIQUE DE TRAJAN.
RABELAIS, ŒUVRES, 2 vol.
RACINE, THÉÂTRE, 2 vol.
REGNIER (Mathurin), ŒUVRES COMPLÈTES.
ROUSSEAU (J.-J.) CONFESSIONS. 2 vol. — JULIE OU LA NOUVELLE HÉLOÏSE. 2 vol. — DU CONTRAT SOCIAL. — ÉMILE, OU DE L'ÉDUCATION. 2 vol.
SCHILLER, LES BRIGANDS; MARIE-STUART; GUILLAUME-TELL.
SCOTT (Walter), IVANHOE. 2 vol. — LA JOLIE FILLE DE PERTH. 2 vol.
SEVIGNE (M^{me} de), LETTRES CHOISIES.
SHAKESPEARE (William), ŒUVRES DRAMATIQUES, 8 vol.
SOPHOCLE, THÉÂTRE.
SPINOZA, ÉTHIQUE.
STAËL (M^{me} de) DE L'ALLEMAGNE. 2 vol. — CORINNE, OU L'ITALIE, 2 vol.
STENDHAL, LA CHARTREUSE DE PARME.
SUETONE, LES DOUZE CÉSARS.
VILLON (François), ŒUVRES.
VIRGILE, L'ÉNEÏDE.
VOLTAIRE, DICTIONNAIRE PHILOSOPHIQUE. — HISTOIRE DE CHARLES XII. — SIÈCLE DE LOUIS XIV. 2 vol. — ROMANS. 2 vol.
WISEMAN (C^{mal}), FABIOLA.

Chaque volume broché, 95 cent., relié toile pleine. 1 fr. 75

4319. — Paris. — Imp. Hemmerlé et C^{ie}. (10-12).